

**Guillaume PFAUS**

## **Drogues et ethnologie au Brésil**

*Débats publics et productions intellectuelles*

**Mémoire de DEA « Sociologie et Anthropologie »  
Directeurs : Alain BATTEGAY et François LAPLANTINE  
Université Lumière Lyon II**

## Table

<i>Introduction. Eléments de théorie</i> .....	3
1 - le titre .....	4
2 - une ethnologie de la drogue au Brésil ? .....	5
3 - « problème public » et « projet créateur ».....	6
CHAPITRE 1 - LA MARIJUANA : HERITAGE DE L'ESCLAVAGE ET DANGER POUR LA CIVILISATION .....	9
1 - un contexte favorable .....	10
2 - marijuana et décadence des moeurs .....	11
3 - premiers pas d'une approche socioculturelle de l'usage de drogue .....	15
Conclusion.....	19
CHAPITRE 2 - MARIJUANA, CONTRE-CULTURE ET REVISIONS THEORIQUES.....	21
1 - contre-culture et dépénalisation .....	22
2 - renouveau théorique et engagement des ethnologues.....	25
3 - premiers terrains : le visage des fumeurs dévoilé.....	31
4 - le développement de l'épidémiologie de l'usage de drogue .....	35
CHAPITRE 3 - SIDA, TRAFIC, VIOLENCE : VERS DES ENJEUX PRAGMATIQUES DE LA RECHERCHE .....	38
1 - l'urgence de l'actualité .....	39
2 - cocaïne, seringue et sida.....	42
3 - drogues et favelas.....	47
4 - tendances récentes de la recherche.....	51
 CONCLUSION - UNE LEGITIMATION SOCIALE DE L'ETHNOLOGIE DE LA DROGUE AU BRÉSIL? .....	 53
<i>Bibliographie</i> .....	56
CORPUS DES TEXTES BRÉSILIENS PRÉSENTES.....	57
AUTRES TEXTES BRÉSILIENS SUR LA DROGUE.....	59
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE .....	61

## **Introduction. Éléments de théorie**

## **1 - le titre**

Le mot « rencontres », dans le titre de ce mémoire, doit être appréhendé de deux manières. D'abord en tant que traduction de ce qu'a été notre propre expérience du « travail de terrain », qui a nourri l'élaboration des chapitres qui suivent. Ce travail de terrain, que nous détaillerons davantage dans la deuxième partie, a pris la forme d'une succession de « mises en présence » avec des livres, des personnes et des situations, devant plus au hasard qu'à la préméditation, parce que nous nous sommes engagés et avons avancé, par la force des choses, sur un chemin quasiment sans balises, et que c'est cette succession de rencontres qui nous a permis d'arriver quelque part.

Ensuite, le terme souligne avec une modestie revendiquée le caractère encore embryonnaire des élaborations théoriques que nous proposons ici, et nous évite d'avoir à nommer définitivement les relations, que nous essayerons de décrire, entre une pratique, qui est aussi un thème de société, l'usage de drogue, et une forme particulière de production de connaissances, l'ethnologie, dans un pays qui dans une certaine mesure nous est personnellement familier, bien qu'il nous apparaisse le plus souvent comme tout à fait étrange : le Brésil.

## 2 - une ethnologie de la drogue au Brésil ?

L'orientation théorique globale de ce travail doit beaucoup à l'ouvrage de Gérard Leclerc, *L'observation de l'homme*. Pour une période allant du début du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 70 du siècle dernier, l'auteur y montre « quelques unes des figures historiques, culturelles et sociales qu'à pu prendre ce qu'on appellera l'observation de l'homme [...], ni une histoire sociale, ni une histoire des idées sociales, mais une histoire, qui se veut 'raisonnée', de l'interaction entre les systèmes d'observation sociale et les systèmes sociaux observés »<sup>1</sup>.

Il s'agira dans les pages qui suivent de montrer quelques figures des interactions entre l'observation « ethnologique » de l'usage de drogue et des moments significatifs des débats publics sur la question des drogues dans le Brésil du XX<sup>e</sup> siècle.

Par *drogue*, nous entendons *drogue illicite*, autrement dit un « produit psychoactif naturel ou synthétique, utilisé par une personne en vue de modifier son état de conscience ou d'améliorer ses performances, ayant un potentiel d'usage nocif, d'abus ou de dépendance<sup>2</sup> » et dont l'usage est illégal, comme les dérivés du cannabis, de la feuille de coca et du pavot, ou encore les drogues dites « synthétiques ».

Afin d'éviter de nous perdre dans des discussions qui dépassent l'ambition de ce travail, les définitions « d'ethnologie » et « d'ethnographie » que nous proposons sont délibérément succinctes. Par ethnologie, nous entendons l'étude des différences culturelles de groupes ou de sociétés, qu'ils soient ou non éloignés géographiquement de ceux qui les observent. Par ethnographie, nous entendons l'étude empirique des activités humaines par le biais d'enquêtes in situ ancrées dans un contexte socioculturel particulier<sup>3</sup>.

Une approche ethnologique de l'usage de drogue présenterait donc une dimension théorique considérant le phénomène dans son altérité culturelle (qui est ici, comme on parle de drogue illicites, une altérité 'juridique'), et une dimension empirique appelant une observation directe de l'usage de drogue. Cette approche ethnologique se distingue donc nettement de la pharmacologie, science historiquement et encore aujourd'hui dominante dans ce domaine, qui s'intéresse à la composition des substances psychoactives et à leurs effets physiologiques. Elle se distingue aussi de la psychologie, de la psychanalyse et de la psychiatrie, qui se penchent sur les raisons, les effets ou les conséquences psychologiques de l'usage de drogue chez les êtres humains. Elle présente des proximités, mais aussi surtout des différences avec les approches historiques, géographiques et économiques de la

---

<sup>1</sup> Gérard Leclerc, *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Editions du Seuil, Paris, 1979, p.7.

<sup>2</sup> *Drogues et dépendances. Indicateurs et tendances 2002*, Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies (OFDT), Paris 2002.

<sup>3</sup> Dodier N., Baszanger I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », in. *Revue française de sociologie*, XXXVIII, 1997.

question de la drogue. Enfin, dans le champ des sciences sociales, elle propose une approche résolument qualitative par rapport aux études épidémiologiques et quantitatives.

La particularité de l'ethnologie de la drogue, telle que nous l'avons appréhendée au Brésil, résiderait dans sa prise en compte du sens de l'usage de drogue pour les consommateurs, des manières particulières de consommer, de l'histoire personnelle des individus avec la drogue, mais aussi des pratiques collectives et « ritualisées » de cet usage, du rôle que peut jouer une drogue dans un groupe d'interconnaissance ou dans un ensemble social plus large, du « style de vie » lié à de telles pratiques etc. On pourra au long de ce travail intégrer également des approches ethnologiques du commerce de la drogue, ou de son rôle économique dans un environnement donné. Autre remarque : on distinguera parfois, au fil des textes présentés, entre « réflexion ethnologique » (ou « anthropologique ») et « pratique ethnographique ». En effet, certaines des productions que nous présenterons relèvent d'une approche lourde d'ethnocentrisme, par exemple dans la manière dont les consommateurs de drogue sont perçus, mais riche en descriptions de type ethnographique du phénomène ; alors que d'autres développent une réflexion soucieuse de prendre le contre-pied d'une vision ethnocentriste, mais sont dépourvue d'observation empirique ; d'autres enfin, les plus « complètes », articulent une réflexion de type ethnologique à des observations de type ethnographique.

### 3 - « problème public » et « projet créateur »

On pourra distinguer, dans ce qu'on a nommé les « figures des interactions » entre les approches de type ethnologique de l'usage de drogue et les débats publics sur la drogue au Brésil au XX<sup>e</sup> siècle entre, d'une part, ce qui relève des différentes configurations du « problème public » tel qu'il apparaît ou est apparu dans l'espace public brésilien et, d'autre part, ce qui relève de l'émergence et de la constitution d'un nouveau champ d'observation dans le contexte plus large des développements de l'ethnologie brésilienne.

Selon Daniel Cefai, l'existence d'un problème public « se joue dans une dynamique de production et de réception de récits descriptifs et interprétatifs ainsi que de propositions de solution »<sup>4</sup>. Ce qui amène l'auteur à préférer à la notion de *problème public* celle, inspirée de Paul Ricoeur, de *configuration narrative*. Cette configuration narrative, si on l'applique aux problèmes publics, « s'ancre en amont, dans la *gestation* dans l'expérience privée et dans la formulation à usage interpersonnel d'un 'malaise', par des producteurs de sens qui ne sont pas encore des victimes ou des dénonciateurs (avant la configuration), et surtout en aval, dans la *réception* par les différents acteurs collectifs et leurs destinataires respectifs des versions du problème public (après la configuration). »

---

<sup>4</sup> Daniel Cefai, « la construction des problèmes publics. Définition de situations dans des arènes publiques », *Réseaux* n° ?, 1995, Paris.

Depuis ce point de vue, les travaux de type ethnologique sur l'usage de drogue apparaîtront comme l'une des dimensions de la production de sens dans cette configuration narrative. Mais on ne manquera ni de contextualiser ces productions à l'intérieur de cette configuration narrative plus amplement décrite, même si c'est à grands traits plutôt que de façon exhaustive, afin d'appréhender les particularités de leur situation, de la part qu'elles prennent ou ont prise et du rôle qu'elles jouent ou ont joué, ni de décrire des aspects relevant de l'implication des acteurs investis dans ce processus.

Pour Pierre Bourdieu, « le projet créateur est le lieu où s'entremêlent et parfois se contrarient la *nécessité intrinsèque de l'œuvre* qui demande à être poursuivie, améliorée, achevée, et *les contraintes sociales* qui orientent l'œuvre du dehors. »<sup>5</sup>

Dans cette perspective, on peut envisager l'ethnologie de la drogue au Brésil comme un « projet créateur », « collectif » si l'on peut dire, cependant morcelé et étalé dans le temps, mais dont les morceaux rassemblés donnent à voir l'émergence d'une nouvelle lecture de l'usage de drogue et la constitution d'un nouveau dispositif d'observation et d'interprétation du phénomène, et considérer ce projet créateur dans son développement à l'intérieur d'une configuration (ou de configurations successives) du problème public de la drogue représentant les contraintes ou les conditions culturelles, historiques et sociales de l'élaboration d'un tel projet.

Ainsi, ce travail qui est, à notre connaissance, le premier à envisager non seulement la question du « problème public » ou de la « configuration narrative » du thème de la drogue dans la société brésilienne, mais aussi celle de la constitution d'une « ethnologie de la drogue » dans les sciences sociales brésiliennes, n'approfondit sans doute pas l'observation et la réflexion de façon satisfaisante ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux questions prises isolément. L'intérêt de cette étude réside en cela qu'elle donne à voir des articulations, des rencontres, des intersections, des interactions entre la configuration de ces débats publics et le développement de recherches ethnologiques sur ce thème nouveau et moralement sensible.

Cette étude, fondée sur un travail de recherche bibliographique, rapports et articles scientifiques, ouvrages publiés ou pas, conférences retranscrites, archives de presse, s'organise en trois chapitres, qui correspondent à trois moments, selon nous significatifs, et qui configurent, à différentes époques et de différentes manières, les interactions entre des recherches de type ethnologique et les débats publics sur la drogue au Brésil. Nous y présentons et commentons les textes les plus marquant sur l'usage de drogue, en les contextualisant dans l'actualité médiatique et politique de la drogue à laquelle ils prennent part.

Les textes dont il sera question dans les pages qui suivent forment un corpus constitutif d'une ethnologie de l'usage de drogue au Brésil. La dimension « ethnologique » est la plupart du temps revendiquée par les auteurs des textes, mais ce n'est pas toujours le cas.

---

<sup>5</sup> Pierre Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps Modernes*, n° 246, Paris, 1966.

Par exemple pour la première période de ces productions, dont les auteurs sont des médecins ; mais certains aspects de leurs travaux, notamment leurs descriptions *in situ*, nous semblent pouvoir être caractérisés d'ethnographie. Pour la deuxième période, certaines des productions dont nous parlerons, qui sont l'œuvre d'ethnologues formés à la discipline, revendiquent le statut d'ethnologie alors qu'elles ne se fondent pas toujours sur des recherches de terrain et pourraient parfois être considérées davantage comme l'expression d'opinions personnelles. Sur l'ensemble de cette revue bibliographique, nous avons donc pris certaines libertés en introduisant des textes dont le caractère ethnologique est discutable. Mais cette subjectivité est relative, dans la mesure où elle se fonde sur la manière dont ce corpus de textes nous est apparu au cours de nos recherches. Nous avons en effet été attentifs à l'intertextualité entre ces textes, au fait que les plus récents font référence aux plus anciens, que ce soit pour les contester ou les approuver. Au final, ils forment un réseau d'apports théoriques ou méthodologiques, de données de terrain et d'interprétations constituant un ensemble de connaissances sur les dimensions sociales ou culturelles de la drogue au Brésil. Cependant, on ne peut pas dire que ce corpus soit très « intégré », puisqu'il n'existe par exemple aucune bibliographie, même dans des ouvrages récents, qui en donne une vue d'ensemble, comme il n'existe pas (encore) au Brésil une « école » ou un centre de recherche rassemblant des ethnologues ou des sociologues spécialistes de la drogue. Nous avons donc essayé de rassembler des productions à la fois liées entre elles et plus ou moins éparpillées.

Les textes seront rapidement contextualisés dans chaque période de l'histoire brésilienne dont ils sont contemporains. Nous décrirons à grands traits l'état de la question de la drogue comme problème public pour chaque période, en faisant quelques références à la situation en France, en contrepoint. Nous distinguerons trois périodes au cours du XX<sup>e</sup> siècle où la question de la drogue a pris la forme d'un problème public auxquelles se sont articulées les productions dont nous parlons. Le premier moment est de tous le plus vaste en terme d'amplitude temporelle. En gros la première partie du XX<sup>e</sup> siècle : depuis la conférence de Rodrigues Dória en 1915 jusqu'à la publication de *Maconha. Coletânea de trabalhos brasileiros*<sup>6</sup>, en 1958, où figure notamment le texte de Dória. Le deuxième moment commence vingt ans après cette publication, au milieu des années 70, lorsque Gilberto Velho soutient sa thèse et publie un article sur les « catégories d'accusation dans la société brésilienne ». Cette période de production est centrée essentiellement sur la marijuana et s'insère dans un débat national sur la question de sa dépénalisation. Elle va jusqu'au tout début des années 90, au moment où l'intérêt des chercheurs quitte la question de la marijuana pour s'orienter, dans un premier temps vers celle de la cocaïne et des risques liés aux pratiques d'injection. Le troisième moment, lié à l'émergence du sida et au développement massif du trafic de cocaïne au Brésil, commence donc au tournant des années 80/90 et se prolonge jusqu'à la période actuelle, offrant le panorama d'une plus grande diversification des perspectives d'abordage du thème de la drogue.

---

<sup>6</sup> *Maconha. Coletânea de trabalhos brasileiros*, Serviço Nacional de Educação Sanitária, Ministério da Saúde, Rio de Janeiro, 1958.

## **Chapitre 1 - la marijuana : héritage de l'esclavage et danger pour la civilisation**

Les premières recherches systématiques sur l'usage de drogue (comprenant comme nous le verrons un abordage des dimensions sociales et culturelles de cet usage) sont apparues au Brésil au début du XX<sup>e</sup> siècle. Plus exactement, le tout premier texte connu, du médecin Rodrigues Dória, a été produit aux alentours de 1915. Ce texte marque le début d'une série de recherches qui seront développées pendant toute la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les plus importantes sont publiées dans un ouvrage commun en 1958, *Maconha, coletânea de trabalhos brasileiros (Marijuana, compilation de travaux brésiliens)*. Ce qui les caractérise en premier lieu, du moins en ce qui concerne leur motivation, c'est qu'ils s'efforcent de légitimer scientifiquement la stigmatisation de l'usage de drogue et le renforcement de sa répression. Nous montrerons donc pour commencer quelques éléments de ce processus de criminalisation des drogues au Brésil, puis en nous penchant sur les travaux dont il est question, nous en exposerons les caractéristiques principales. Cet exposé sera divisé en deux parties. Dans la première, on verra les références et arguments qui cherchent à démontrer la dangerosité de la marijuana à travers un discours stigmatisant à la fois la consommation de l'herbe et les Noirs descendants d'esclaves. Dans la deuxième partie, on verra qu'à côté de ces arguments et références, ou plutôt en filigrane, des descriptions qu'on pourra appeler ethnographiques donnent à voir les premiers pas d'une ethnologie de la drogue au Brésil.

## 1 - un contexte favorable

Quelques années seulement après la proclamation de la République, en 1889, et le Gouvernement des Maréchaux, les « oligarchies », grandes familles propriétaires d'immenses territoires, imposent à nouveau leur domination sur la politique nationale, et cherchent à maintenir l'ordre hérité de l'économie agraire qui utilisait la main d'œuvre esclave. L'esclavage a été aboli en 1871, par la loi du « ventre libre », qui considère que les fils d'esclaves seront des hommes libres lorsqu'ils auront atteint l'âge adulte. Les descendants des Noirs-Africains désormais libres vont en grande partie grossir les rangs des laissés pour compte, misérables et sans travail. Cette situation va donner lieu à des émeutes de mécontentement collectif, surtout dans le Nordeste, dont l'épopée du mouvement messianique de Canudos, brutalement réprimé, est l'un des avatars et le point culminant. Le contrôle de la partie la plus pauvre de la population devient donc un souci majeur des autorités brésiliennes<sup>7</sup>.

Parallèlement, cette période du début du XX<sup>e</sup> siècle est celle des premiers grands mouvements de lutte internationale contre la drogue. Le texte du médecin Dória, que nous allons exposer, est d'ailleurs la retranscription d'une conférence tenue à l'occasion du II<sup>e</sup> Congrès scientifique panaméricain à Washington où la question de la drogue est discutée, au lendemain de la promulgation du *Harrison Act*, première loi nationale consacrée à l'interdiction de l'usage non médical des drogues d'origine végétale. Cette préoccupation

---

<sup>7</sup> Francisco Iglésias, *Trajectoria política do Brasil*, Editora Schwarcz, São Paulo, 1993.

n'est pas absente en Europe à la même période, puisqu'en France, la loi de 1916 renforce l'interdiction de l'usage public et du trafic de stupéfiants, bien que les parlementaires craignent que cette loi n'ait des répercussions néfastes sur l'économie des colonies. L'opium en Indochine et le kif au Maroc et en Tunisie participent en effet du financement de la colonisation. Au Brésil, la première loi nationale réprimant l'usage et la vente de stupéfiants date également de 1916.

Le flambeau de la lutte contre la drogue va être repris avec vigueur au Brésil quelques années plus tard. En effet, la campagne anti-stupéfiants s'institutionnalise en 1921 avec l'application du Décret du 6 juillet qui prévoit la mise en place de commissariats spécialisés dans la traque, l'identification, la capture et l'emprisonnement des trafiquants et des toxicomanes. Mais c'est en 1936, avec la création de la Commission Nationale de Contrôle des Stupéfiants (CNFE), que la lutte contre les drogues est vraiment lancée. Dans un premier temps, cette commission qui se compose de représentants des ministères, de l'armée, des autorités sanitaires et de la police, a pour tâche de fixer les cadres généraux de l'activité de répression à la culture, au commerce et à l'usage de drogue. En 1938 est promulgué un décret de loi qui établit une liste des substances interdites et prévoit des sanctions pour les contrevenants à l'interdiction de produire, de vendre et de consommer les substances en question.

A partir des années 40, la CNFE initie une campagne d'une ampleur jamais encore égalée au Brésil, mais cette fois en désignant clairement sa cible : la marijuana, dénommée localement *maconha* (prononcer *maconia*) ou *diamba* considérée « la cause majeure de la toxicomanie dans le pays ». Plusieurs missions sont dépêchées dans le nord et le nord-est du pays afin d'identifier les plantations et d'observer les formes de l'usage et du trafic. Des commissions sont créées au niveau des Etats, et sont chargées de veiller à l'application de la législation et de produire des études sur « les dangers de la marijuana ».

## **2 - marijuana et décadence des moeurs**

En 58, la CNFE publie donc *Maconha - Coletânea de Trabalhos Brasileiros*, vaste ouvrage rassemblant un nombre important d'articles, dont celui de Rodrigues Dória, fruit de sa conférence à Washington en 1915. Le livre est un ensemble de révisions bibliographiques, d'actes de colloques et d'articles enquêtant sur les caractéristiques botaniques de la plante *cannabis*, ses effets psychologiques, la manière dont elle est employée, les profils des personnes qui s'en servent, , et la dimension « criminogène » de son usage. Tous ces travaux ont été réalisés pour le compte de la CNFE.

Les analyses produites par *Maconha...* ont la particularité de reproduire les conclusions de travaux historiques et d'observations cliniques, déjà datées à l'époque et importées de l'étranger, sur une situation locale très éloignée de celles déjà connues ailleurs. Sans doute moins pour les observations cliniques qui concernent les effets du cannabis sur l'organisme et le psychisme et se veulent indépendantes du contexte culturel de l'usage. Mais clairement pour ce qui est de la théorie qui oriente toutes les études présentées. C'est la

théorie défendue par un médecin français, Roger Dupouy, dans son livre *Les opiomanes*.

Constatant la diffusion de l'opium en Europe dès le moment où l'Angleterre obtient le contrôle de la production et de la commercialisation du pavot en Chine après la guerre de 1842, Roger Dupouy invoque une « vengeance du vaincu sur le vainqueur ». Les Chinois seraient en effet en situation de finalement gagner la guerre, puisque le goût pour l'opium a pris une telle dimension en Europe et spécialement en Angleterre que la civilisation occidentale serait menacée par la « décadence des valeurs » que représente la drogue. Le texte de Rodrigues Dória est le premier à reprendre cette théorie de la décadence en l'appliquant au cas brésilien de la marijuana, et il sera suivi par tous les autres auteurs.

A côté de cette référence qui restera solidement installée dans les recherches sur la drogue au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les auteurs de *Maconha...* citent surtout des résultats d'observations cliniques sur les effets de la marijuana, réalisés par d'obscurs médecins européens, surtout anglais et français, au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces médecins, s'ils reconnaissent parfois que le cannabis, dans certaines circonstances, peut être associé au traitement de « l'hypocondrie et de la morosité », affirment sans détour que l'usage non médical est nocif, voire dangereux. De nombreuses expériences menées dans des régions où la consommation est importante, comme en Turquie ou en Egypte montrent que le cannabis provoque de graves troubles mentaux. Par exemple, certains savants européens affirment que le quart de la population internée en asile au Bengale et au Caire doit son « aliénation mentale » à la consommation de haschisch. De même, Garcia Moreno, un auteur postérieur à Dória mais publiant dans le même ouvrage cite Lasègue, un Français ayant écrit en 1820 (on voit bien que les références et l'esprit des travaux de *Maconha...* appartiennent davantage au XIX<sup>e</sup> qu'au XX<sup>e</sup> siècle) que l'expérience des effets du cannabis s'apparente à celle de la folie : « qui a senti l'effet du haschisch, écrit-il, est passé par la folie : mise à part la durée, il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre ». Et un autre auteur de conclure, à la suite de nombreuses citations d'auteurs étrangers, « ce vice, extrêmement nocif, est à l'origine de graves perturbations de santé, qui se traduisent habituellement par des hallucinations, allant jusqu'à des altérations mentales pouvant mener au crime ou au suicide ».

A partir de ces références de deux natures, l'une faisant état des effets cliniquement observés du cannabis sur l'homme, l'autre pronostiquant des effets désastreux pour la civilisation occidentale d'une autre drogue, l'opium, il s'agit pour les chercheurs brésiliens membres de la CNFE de plaquer ces références sur la situation brésilienne. Il s'agira d'attribuer l'origine de la marijuana aux anciens esclaves venus d'Afrique, de montrer les effets nocifs de cette consommation et le danger qu'elle représente pour la société.

Le grand souci des auteurs de *Maconha...*, qui ne fait que prolonger celui des autorités chargées de contrôler la population, est de montrer que la marijuana n'existait pas au Brésil avant le XVI<sup>e</sup>, c'est-à-dire la colonisation du pays par les Portugais et l'arrivée des premiers esclaves, et que ce sont bien ces derniers qui l'ont « importée ». Voyons l'argumentation de Dória, l'intérêt de cet auteur étant d'avoir été le premier à la développer, bien qu'elle sera copieusement reprise par la suite.

L'hypothèse de l'origine africaine de la marijuana ne fait pas encore l'unanimité avant Dória, car lorsqu'on commence au Brésil à s'intéresser au phénomène, certains groupes d'Indiens en font usage depuis plusieurs générations, de façon qu'on peut penser qu'il s'agit là d'une pratique atavique des premiers habitants du territoire. Pour contrecarrer cette hypothèse, Dória relève les noms communément attribués à la plante au Brésil : *liamba*, *diamba*, *maconha*, *fumo d'Angola*. Cette dernière appellation qui semble attester de son origine africaine, plus précisément en Angola, ancienne colonie portugaise d'où ont été arrachés beaucoup d'Africains pour la traite, semble donner raison à l'auteur. De même, Dória trouve dans le manuel d'un botaniste anglais, Bentley, que la plante « est connue sous le nom de *liamba*, en Afrique occidentale, où elle est employée à des fins d'intoxication sous les noms de *maconia*, ou *makiah*. » Autre argument en faveur de cette thèse : l'usage de marijuana est surtout répandu dans le nord du pays, justement là où la main d'œuvre africaine a été transportée le plus massivement pour alimenter les plantations de canne à sucre. A la faveur de ces arguments, Dória, et à sa suite tous les auteurs de *Maconha...*, peuvent affirmer que la marijuana n'est pas une plante brésilienne et surtout que son usage n'est pas une habitude atavique au Brésil, mais que les deux ont été introduits et maintenus par les anciens esclaves et leurs descendants.

Cependant, dire que l'origine de l'habitude de l'usage est géographiquement et culturellement africaine ne semble pas suffire au regard de la motivation de ces textes. Il faut aussi montrer que cet usage est profondément attaché aux caractéristiques « psychologique » des Noirs, à leur « personnalité ». Il y aurait ainsi un lien étroit entre la « mentalité » des Noirs et les effets de la marijuana. Ainsi que le montre Adiala<sup>8</sup>, on peut voir au long du texte de Dória se dessiner une « personnalité noire africaine » : celle-ci se caractériserait par « l'ignorance », « l'intempérance », « le goût du fétichisme », « la résistance physique et l'agressivité ». A cette personnalité répondrait les effets de la marijuana sur le psychisme, accentuant en pire les « traits raciaux originels », provoquant sur ce terrain favorable la dégénérescence, le vice, la folie, l'analgésie et le crime. Cette théorie (on peut dire « raciste ») lève le doute sur le but de la campagne contre la drogue au Brésil : marijuana et Noir sont tellement intriqués qu'on pourrait croire que poursuivre l'une c'est poursuivre les autres. Mais Dória atténue ses accusations en terminant ainsi son texte :

« La race noire, sauvage et ignorante, résistante, mais intempérante, si dans des circonstances données a rendu de grands services aux blancs, en lui donnant, par le travail physique, fortune et avantages, en abîmant son robuste organisme dans le vice de fumer l'herbe merveilleuse, qui, dans les extases fantastiques, lui ferait peut-être revoir les sables ardents et les déserts sans fin de sa patrie adorée et regrettée, a inoculé le mal à ceux qui l'ont éloigné de sa patrie bien-aimée, qui lui ont volé sa précieuse liberté, et lui ont absorbé sa sève reconstructrice ; et, dans l'expression incomparable du grand et génial poète américain, le bouleversant Longfellow, la race spoliée, comme Sanson dans la Bible : 'The poor, bind slave, the scoff and jest of all / Expired, and thousand perished in the fall'. »<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> Júlio César Adiala, *O problema da maconha no Brasil : ensaio sobre racismo e drogas*, Instituto Universitário de Pesquisas do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 1986.

Les théories de Dória, reprises par ses successeurs (mise à part celle de l'origine africaine, qui semble raisonnablement argumentée), et telle qu'il les développe, ne se fondent pas sur une observation de la situation brésilienne, mais sur des références étrangères. Que les usagers de marijuana soient essentiellement des Noirs de milieux très populaires, il sera facile de le « démontrer » en focalisant l'observation sur des catégories prédéterminées de personnes. Ainsi, un médecin coauteur de *Maconha...*<sup>10</sup> propose les résultats d'une enquête réalisée auprès d'une cinquantaine de personnes incarcérées pour vente ou usage de marijuana dans des prisons de l'Etat de Pernambouco, et en conclue que les fumeurs de marijuana sont pour la plupart jeunes, célibataires, sans emploi ou ayant des emplois modestes (travailleurs journaliers, porteurs...), et analphabètes. Un autre médecin, à partir d'une enquête similaire faite à Bahia, montre que les contrevenants aux lois sur la marijuana effectuant une peine de prison sont essentiellement des Noirs, et parfois des Métisses. Ces enquêtes qui selon leurs auteurs établissent un lien solide entre marijuana et criminalité vont former une sorte d'épidémiologie de l'usage de marijuana, reprise par la CNFE et très bien acceptée par les médecins de *Maconha...* Mais ces enquêtes sont rédigées dans les années 30, Dória n'en avait donc pas connaissance en 1915 et n'a pas pu s'appuyer sur de telles enquêtes empiriques, enquêtes qui viennent pourtant comme apporter une justification de ses thèses avec 15 ans de retard.

Mises à part ces enquêtes, les données locales sur lesquelles se fondent Dória et les auteurs ultérieurs de *Maconha...*, pour défendre leur théorie peuvent être qualifiés de « rumeurs ». En effet, tous les cas de folie ou de crime qui seraient dus à l'usage de marijuana ne sont jamais le fruit d'une observation directe, mais des histoires qui circulent, que les uns et les autres racontent pour les avoir entendues d'une connaissance, d'une personne interviewée. Les textes dont nous parlons sont truffés de propos tels que : « on raconte dans tel régiment qu'un soldat ayant fumé de la marijuana s'est mis à agresser son capitaine ; tel fonctionnaire m'a parlé d'une femme qui après avoir fumé proposait des relations sexuelles à tous les passants ; un magistrat de Sergipe a vu un jeune homme de seize ans pris d'un délire furieux etc. » Mais à aucun moment ne sont rapportées des scènes de ce type directement observées par les auteurs des textes eux-mêmes. Au contraire, l'observation directe des fumeurs de marijuana au Brésil que ces auteurs rapportent auraient plutôt tendance à mener les lecteurs vers d'autres conclusions, comme on le verra dans la prochaine sous-partie.

Pourtant, c'est la théorie que nous venons d'exposer qui va servir, dans l'argumentation des autorités législatives, à légitimer le durcissement des lois répressives à l'encontre des consommateurs de drogue, aux lendemains du putsch militaire de 1964. En 76, la loi Antitoxique 6368, encore en vigueur de nos jours, fait passer de trois jours (en 1938) à 6 ans d'emprisonnement maximum les contrevenants à l'interdiction de faire usage de toute

---

<sup>9</sup> Rodrigues Dória, *op. cit.*, p.13.

<sup>10</sup> Dr Eleyson Cardoso, « Convênio Interestadual da Maconha », *Maconha. Coletânea de trabalhos brasileiros*, Serviço Nacional de Educação Sanitária, Ministério da Saúde, Rio de Janeiro, 1958.

substance illicite.

### 3 - premiers pas d'une approche socioculturelle de l'usage de drogue

#### a) Freyre : marijuana et brasilianité

Dès les années 30, Gilberto Freyre, le célèbre historien de la culture brésilienne, évoquait dans un ouvrage sur les relations entre propriétaires blancs et esclaves, *Nordeste*, et dans un cadre tout autre que celui de la campagne de la CNFE, la question de la marijuana dans le Brésil colonial. Freyre y considère que la marijuana a été un facteur de paix sociale dans l'économie du sucre, surtout pendant les périodes d'oisiveté lorsque, faute de canne à récolter, les fabriques de sucre interrompaient momentanément leur production. Alors que « le maître blanc passait ses journées sans travail à fumer d'odorants cigares, l'esclave noir fumait pour les rêves et la torpeur de la marijuana, dont le maître autorisait la plantation parmi les champs de cannes »<sup>11</sup>. L'origine africaine de l'herbe est clairement affirmée, en écho des travaux de *Maconha*. Mais plus encore, pour Gilberto Freyre, l'usage de marijuana, associé aux cultes religieux afro-brésiliens des *candomblés*<sup>12</sup>, est l'un des éléments de la culture noire qui « résistent le plus fortement à la désafricanisation du Brésil »<sup>13</sup>. Il n'y a pas vraiment de dialogue entre Freyre et les auteurs de *Maconha...*, bien que ces derniers le citent à l'appui de la théorie de la provenance africaine de l'herbe, et que Freyre a manifestement lu les mêmes références étrangères sur la marijuana en Afrique et en Asie. En dépouillant des centaines de journaux brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle pour en extraire les articles faisant référence aux esclaves<sup>14</sup>, il constate n'avoir trouvé aucune référence à la marijuana (ce n'est d'ailleurs pas le thème de sa recherche), contrairement aux témoignages de Noirs âgés qu'il a rencontré dans les années trente et qui affirmaient que l'usage de marijuana existait bien au temps de l'esclavage. Il en conclut :

« la marijuana, si terrible en Afrique et en Orient, en ce qui concerne ses effets sur les personnes viciées, au point qu'une de ces dénomination orientale a donné lieu au mot « assassin », a perdu au Brésil son intense malignité asiatique et même africaine, sa capacité aiguë d'exciter chez les personnes viciées l'envie de tuer. Peut-être cela vient-il du fait qu'il manque dans le sol brésilien les éléments essentiels de cette intense malignité.

---

<sup>11</sup> Gilberto Freyre, *Nordeste*, José Olímpio Editora, Rio de Janeiro, 1937.

<sup>12</sup> L'utilisation de marijuana à l'occasion de rites afro-brésiliens est rapportée dans des ouvrages du même acabit que *Maconha* mais qui s'intéressent plutôt aux « pratiques de sorcellerie » parmi les Noirs et à la « sexualité marginale », tels que *Homosexualismo. A libertinagem no Rio de Janeiro* du Dr Pires de Almeida (Laemmert e C. edições, Rio de Janeiro, 1906) ou *As práticas de feitiçaria entre os negros e os mestiços brasileiros* du Dr. Arthur Ramos (Arquivos de Medicina Legal e Identificação, ano V, n° 11, Rio de Janeiro, 1935).

<sup>13</sup> Gilberto Freyre, *Sobrados e Mucambos*, 1<sup>o</sup> édition en 1951, Record, São Paulo, 1991.

<sup>14</sup> Gilberto Freyre, *O escravo nos anúncios de jornais brasileiros do século XIX*, Edição Nacional Brasileira vol.370, São Paulo, 1979.

Presque tout au Brésil tend plus ou moins à s'adoucir : les plantes vénéneuses, les maladies malignes, les théories, les idées, les passions, les péchés et les vertus [...] La marijuana semble s'être accommodée de cette tendance brésilienne, à laquelle il ne manque qu'un nom qui la caractérise, et un sociologue qui la décrive, pour devenir une véritable loi de sociologie régionale »

En fait, Gilberto Freyre ne fait qu'articuler la question de l'usage de marijuana par les esclaves, dans les exploitations de type colonial qui perdurent après la conquête de l'Indépendance, à son interprétation globale de la culture brésilienne. On pourrait s'interroger sur la « douceur » brésilienne selon Freyre, au regard de la tonalité des propos sur les Noirs que tiennent les auteurs de 58. Mais les interprétations de Freyre fournissent des éléments de compréhension concernant la campagne des autorités brésiennes dans les deux premiers tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Si l'usage de marijuana parmi les Noirs devenus libres est une « résistance à la désafricanisation », la lutte contre cet usage au Brésil prend la forme d'un effort en faveur de cette désafricanisation, c'est l'impression que donne la lecture du texte de Dória. Les deux auteurs, Freyre et Dória, sont donc plutôt d'accord entre eux sur le « rôle culturel » de l'usage de marijuana au Brésil. Ils divergent par contre profondément sur l'évaluation qu'ils font de l'apport culturel des Noirs venus d'Afrique dans la culture brésilienne. Ce qui pour Freyre donne à cette dernière toute sa richesse et sa spécificité, « l'adoucissement » des mœurs et des relations, représente à l'inverse pour Dória une influence mettant en danger la « civilisation » telle que l'entend l'Occident. D'un côté la valorisation du métissage brésilien et surtout des influences africaines, de l'autre la volonté d'imposer le modèle de la société occidentale à l'ensemble de la population et se prémunir des influences africaines.

Mais malgré un regard lourd d'ethnocentrisme qui imprègne ses théories, Dória et d'autres auteurs de *Maconha...* effectuent quelques observations, auprès de personnes ou de groupes de milieux populaires faisant usage de marijuana, qui paradoxalement, si elles étaient mises en rapport avec les théories défendues, prendraient plutôt le contre-pied de celles-ci et mettraient en cause l'idée de la dangerosité pour la société brésilienne des « viciés de la marijuana » et donneraient d'une certaine manière raison à Freyre.

#### *b) Dória et l'usage populaire*

Ainsi, si les thèses qui soutiennent les textes publiés en 58 ont-elles pour motivation principale la légitimation scientifique d'un processus de contrôle de certaines populations, les descriptions des situations d'usage de marijuana qu'on y trouve sont les premiers jalons d'une observation ethnographique, dans le sens d'une observation des pratiques culturelles de groupes particuliers faisant usage de drogue. Prises à part des thèses défendues, elles sont comme indépendantes de la démonstration.

Dans le texte de Dória notamment, il y a donc d'un côté la théorie, à savoir les références scientifiques étrangères appliquées au Brésil, et d'un autre côté l'observation directe, disséminée au long du texte, illustrant par des descriptions qui sont comme des touches

parsemées dans la démonstration mais qui vont à l'encontre de cette dernière.

Les personnes que Dória veut observer sont, suivant la théorie qu'il défend, des Noirs appartenant à la population la plus pauvre du Nordeste. La plupart des observations ne sont d'ailleurs pas faites par lui-même puisqu'il mandate deux collègues à Sergipe (état brésilien qui se trouve entre celui de Bahia et celui d'Alagoas) pour qu'ils observent à Aracaju (la capitale de l'état) et à Propriá, une ville d'intérieur qui se trouve à la frontière avec Alagoas, aux marges du fleuve São Francisco. Dória lui-même, originaire de Propriá, a pu pendant son enfance voir des groupes fumer de la marijuana. Les groupes étudiés par l'auteur sont « canotiers, pêcheurs, arrimeurs, vagabonds et querelleurs ».

Les assistants de Dória, qui portent un regard plutôt dénué de préjugés, font des descriptions de pratiques liées à la marijuana depuis sa culture jusqu'à sa consommation. Ils remarquent qu'à l'instar de la culture du tabac, à un certain moment du développement de la plante, le bourgeon central est coupé de manière à provoquer la pousse de plusieurs bourgeons latéraux, et que cette opération, selon les personnes qui les informent, ne doit pas être effectuée en présence de femmes en cours de menstruation sans quoi la plante « devient mâle » et produit une marijuana moins appréciée. De plus, pendant cette opération, ceux qui la réalisent ne doivent pas, contrairement à la plupart des travailleurs agricoles, ni chanter, ni siffler, ni prononcer de jurons. Puis on récolte les « têtes » des plantes femelles, qui sont séchées à l'ombre et exposées à la rosée « pour qu'elles soient plus agréables à fumer ».

La marijuana est ensuite fumée mélangée à du tabac et enroulée dans des cigarettes. Dória décrit minutieusement la position des mains et les gestes nécessaires pour obtenir une bonne cigarette. L'usage le plus courant se fait avec une pipe, dont le foyer en terre cuite noircie à la fumée de végétaux résineux, ou en pierre, est prolongé par un morceau de roseau. D'autres préfèrent utiliser une pipe à eau ressemblant grossièrement à un narguilé turc. Le passage de la fumée dans l'eau la rend « plus fraîche, plus agréable, plus aromatique et plus active ». Et Dória décrit le mécanisme et la manière de s'en servir au mieux, croquis à l'appui.

Il évoque aussi rapidement la présence de la marijuana dans les rituels religieux des Candomblés, où préparée en infusion, elle produit des « hallucinations et excite les mouvements du corps en des danses sauvages lors de ces bruyantes réunions. » Il s'attarde davantage sur les souvenirs de son enfance, comme par exemple dans ce passage :

« Lors des foires hebdomadaires de Propriá, ma terre natale, la nuit, lorsque cessait le commerce, des individus fumaient l'herbe dans les dispositifs rustiques que j'ai décrits et qui passaient de main en main, en absorbant en aspirations profondes la fumée adorée, après quoi ils s'adonnaient à des joutes poétiques ; parfois le rassemblement causait une telle excitation qu'il fallait l'intervention de la police pour calmer les esprits trop exaltés »

Evoquant aussi les observations que lui et ses collègues ont réalisées sur les effets de la marijuana, Dória arrive à des résultats qui ne corroborent pas les références étrangères. Prenant au sérieux les propos des personnes interviewées, il admet que l'herbe provoque

« un état de bien-être, de satisfaction, de bonheur », ce qui explique que les personnes y aient recours. Mais il semble avoir du mal à trouver des cas de vrai délire (à part, comme nous l'avons dit, ceux que la rumeur fait circuler, et qu'il ne se prive pas de citer), notamment parce qu'il constate que les personnes qu'il a observées, après que l'effet soit passé, se souviennent de tout et retrouvent leur état initial. Il va jusqu'à citer le cas d'un caboclo pêcheur de 43 ans qui « fumant l'herbe depuis plus de 20 ans, ne présente aucune perturbation de sa santé, et [informe] qu'il s'en sert, lorsqu'il se sent triste, manquant d'appétit et sans courage pour travailler [...] et retrouve disposition et appétit. » Et un autre cas où un Noir travaillant comme docker, grâce à la marijuana, se soulage des rhumatismes dont il souffre habituellement.

Pourtant, en rappelant les rumeurs de crimes commis sous l'effet de la marijuana et en citant copieusement les auteurs européens du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle qui évoquent des « délires furieux », il conclue sur la dangerosité de la drogue autant pour l'individu que pour la société, et la nécessité d'en supprimer l'usage.

### *c) Moreno et les enfants des rues*

Le texte de Garcia Moreno dans la même publication, a été rédigé 25 ans après celui de Dória, et se distingue des autres collaborations puisqu'il aborde un autre aspect du phénomène de consommation populaire de marijuana, celle des enfants des rues de la capitale de Sergipe, Aracajú. Le phénomène des enfants des rues est lui-même un phénomène nouveau, du à l'exode des anciens esclaves, démobilisés, dans les villes, où ils vont former les *mucambos* ou *cortiços*, quartiers faits de briques et de brocs, qu'on appellera plus tard *favelas*. Le texte de Moreno, comme les autres, rend hommage à Dória et à ses « brillantes théories », mais plus que les autres, et plus que celui de Dória, il donne à voir un décalage entre ce que disent ces théories et ce que montrent les observations de terrain.

Si ce texte est construit sur le même modèle que les autres : discussions sur l'origine africaine de la marijuana, sur le risque de décadence de la civilisation qu'en comporte l'usage, observation des effets sur la santé physique et psychique, récit de cas terrifiants etc., l'auteur prend clairement ses distances avec les références qu'il cite, non pas en les invalidant, mais en rajoutant presque systématiquement un commentaire du type : « de tels cas ne semblent pas avoir cours au Brésil », « dans mes investigations jamais je n'ai connu de cas aussi grave » etc.

Ce sont surtout des groupes d'enfants et d'adolescents indigents, marginaux et vivant dans la rue dont parle l'auteur. Avec une sympathie manifeste à leur égard, en témoigne la comparaison qu'il fait avec les « capitaines de sable », personnages du roman du même nom de Jorge Amado, grand écrivain brésilien amoureux du peuple bahianais, des Noirs et des marginaux. Moreno reprend le langage de ces groupes, les noms qu'ils donnent à l'herbe et aux effets agréables qu'elle produit. Constatant que « la marijuana a ses troubadours », il reproduit sur plusieurs pages des vers d'éloge à l'herbe chantés à l'occasion du partage d'une pipe. Et s'appuyant sur les propos des interviewés, il affirme

que ce n'est pas la fumée de marijuana qui mène au crime mais qu'elle est utilisée pour se donner du courage avant de commettre un vol ou un braquage, autrement dit, dans le cas de ces jeunes, la motivation aux activités déviantes vient avant la prise de marijuana.

Dans sa conclusion, Moreno semble désolé de n'avoir pu fournir des données allant dans le sens de la théorie du « vice dangereux pour la civilisation » qu'il admet paradoxalement comme étant tout à fait valable, et tente d'expliquer le fait que, bien qu'il s'efforce d'identifier le rôle de la marijuana dans les troubles de ses patients (il est directeur du service de psychiatrie de l'état de Sergipe) « jusqu'à présent, [il n'a] pas pu isoler le moindre cas où la 'diamba' puisse être identifié comme cause de perturbations mentales », avec l'idée avancée avec précaution selon laquelle la marijuana qui pousse au Brésil n'a pas la même teneur en 'cannabine' qu'ailleurs, et est donc moins nocive.

## Conclusion

Les textes de *Maconha...*, dont nous avons présenté deux exemples symptomatiques non pas de l'esprit de l'ensemble de l'ouvrage mais du paradoxe et du décalage entre les théories qu'ils défendent et données censées justifier ces dernières, resterons longtemps la seule référence réalisée *in situ* sur la consommation de marijuana dans une perspective d'observation sociale au Brésil. Ce ne sont d'ailleurs pas les textes en eux-mêmes et les observations qu'ils produisent qui feront référence, mais les théories globales qu'ils défendent, celle de l'origine africaine de l'usage de marijuana et du danger pour la civilisation qu'il représente, comme le démontrent les articles de presse de l'époque et jusqu'aux années 70<sup>15</sup>, qui reprennent de long passages de *Maconha...* chaque fois qu'il est question de marijuana dans l'actualité. Ces théories servent d'abord le pouvoir, justifiant une méfiance et un contrôle accru des populations les plus démunies et d'origine africaine, révélant selon Júlio César Adiala « la relation qu'il existe entre la construction de l'usage de marijuana en problème public et la mythologie raciale qui imprègne les relations sociales au Brésil ». S'inspirant de l'analyse foucauldienne de *Surveiller et Punir*, Adiala affirme encore que la construction du problème de la marijuana au Brésil démontre « le succès de la campagne anti-stupéfiants, rendant possible le développement d'une stratégie de *normalisation* sociale et orientant une part spécifique de la population vers le système punitif disciplinaire, exposant cette dernière aux traitements prodigués par les hospices et les pénitenciers ».

On peut voir aussi dans les travaux de ces médecins et médecins psychiatres pour la plupart, une logique professionnelle visant à créer un champ d'intervention à leur mesure. Selon Osvaldo Pessoa Júnior, la stigmatisation de l'usage de marijuana,

« peut être expliqué à partir du modèle de santé publique qui s'imposait au Brésil au début

---

<sup>15</sup> Par exemple un article du quotidien *Ultima Hora*, du 11 avril 1973, qui reprend mot pour mot des passages entiers du texte de Dória.

du siècle, qui manifestait peu de considération pour la science authentique, et qui avait comme tâche principale la mise en place d'une nouvelle idéologie de contrôle social. La profession médicale, stimulée par leurs collègues des pays plus développés, cherchait à identifier des problèmes cliniques pour garantir son ascension dans la politique nationale. Ce qu'ils cherchaient, c'était un 'problème insoluble' qui puisse justifier la perpétuation d'une puissante bureaucratie médico-légale et qui aurait l'appui fortement consensuel de la part des gens 'bien'.

Avec le contrôle des soi-disant 'déviances sexuelles', le contrôle des drogues a été l'une des principales réponses pour résoudre cette énigme. »

Pour cela, et toujours d'après Pessoa Júnior, Dória et ses collaborateurs ont fait coïncider deux idéologies qui se sont d'une certaine manière complétées. La première vient d'une partie d'une partie de la littérature médicale du XIX<sup>e</sup> siècle en occident (et surtout en France), qui manifeste une grande hostilité à l'usage libre et personnel de drogue, et dont Dupouy, qui s'était penché sur la question de l'entrée de l'opium en Europe, est l'une des incarnations. La deuxième idéologie est le sentiment raciste de l'élite du Nordeste à l'égard des Noirs, qui subsiste après l'abolition de l'esclavage. En faisant coïncider ces deux idéologies, ces travaux seront très bien reçus aussi bien dans les milieux universitaires qu'auprès des classes dominantes du pays, principalement dans le Nordeste.

Ces travaux ont donc été, on le voit, tour à tour encensés puis sévèrement critiqués à partir des années 80. Mais une de leurs dimensions que nous avons relevées, celle de leur valeur en tant que descriptions d'éléments de l'environnement social et culturel où avait lieu à cette époque l'usage de marijuana, n'a jamais été mis à jour. Les théories qu'ils défendaient, racistes et stigmatisantes semblent avoir masqué la part d'ethnographie qu'ils contenaient, à moins qu'elle ne l'ait rendue, au regard des sociologues et des ethnologues des années 80, lorsque, comme nous le montrerons dans le chapitre suivant, d'autres perspectives théoriques prendront la place des anciennes, sans pertinence.

## **Chapitre 2 - marijuana, contre-culture et révisions théoriques**

Le deuxième moment important où est mise en débat la question des drogues au Brésil est le développement, à São Paulo et à Rio, d'un mouvement, mené par des intellectuels et des artistes, pour la dépénalisation de l'usage de marijuana. Ce mouvement, qui prend de l'ampleur au début des années 80, à la faveur de l'influence de la contestation contre-culturelle hippie venue des Etats-Unis et d'Europe, est le point de départ de nombreuses productions, articles et recherches de terrain, de la part de chercheurs en sciences sociales « engagés » se réclamant de l'ethnologie. Ces productions marquent un tournant dans l'approche socioculturelle de l'usage de drogues au Brésil. Après les avoir contextualisés dans les débats auxquels ils ont pris part, nous commenterons ces textes en distinguant ceux qui proposent de nouvelles approches théoriques ou tentent de « vulgariser » une vision anthropologique de la question, de ceux qui mobilisent un travail de terrain ethnographique et proposent des descriptions *in situ* de l'usage de marijuana. Ce chapitre se terminera par une brève présentation de travaux de l'époque qui se situent dans une autre perspective que les textes d'ethnologues, puisqu'il s'agit de statistiques, mais qui ont entretenu un dialogue avec ces textes et les débats autour de la marijuana.

## **1 - contre-culture et dépénalisation**

Dans les années 60, apparaissent les premiers signes du mouvement contre-culturel *Beat* aux Etats-Unis. Courant littéraire et esthétique marqué, dont sont à l'origine des écrivains américains passionnés de voyages et de jazz hip-hop, tels que Jack Kerouac, Allen Ginsberg ou William Burroughs, il se distingue des mouvements révolutionnaires d'extrême gauche par son scepticisme, se définissant plutôt comme contestation du mode de vie sédentaire et conformiste des classes moyennes américaines. La drogue (notamment marijuana, amphétamines, héroïne), moyen de se libérer des contraintes de la société industrielle, accompagne les *Beat* aussi bien dans leurs fêtes folles que lors de descentes aux enfers suicidaires.

Renouvelé dans le mouvement hippie (sans doute dérivé de hip, désignant des personnes liées au monde du jazz) dont la philosophie, moins pessimiste, est divulguée en Europe par Timothy Leary (surnommé « pape du LSD »), et rencontre des échos en France parmi des jeunes issus de classes aisées dans les années 70. La consommation contre-culturelle de drogue en France, auparavant freinée par les mouvements gauchistes, se développe surtout au cours de la décennie de 70<sup>16</sup>.

Ce phénomène ne se diffuse au cours des années 70 au Brésil qu'auprès d'une minorité de jeunes instruits et cosmopolites appartenant aux élites des grandes villes. Comme en France, les mouvements révolutionnaires de gauche ont été, dès les années 60, un frein à l'usage de drogue, perçu comme une forme d'aliénation. Mais le putsch militaire de 64, qui renverse le régime démocratique balbutiant, met fin à toute forme de contestation politique, souvent par la violence et l'assassinat, et impose une censure de plomb (interdiction du

---

<sup>16</sup> Dominique Duprez, Michel Kokoreff, *Les mondes de la drogue*, Odile Jacob, Paris, 2000, p.15.

parti communiste, massacres de militants etc...). Cette situation va considérablement affaiblir les mouvements de gauche et dissuader les groupes les plus à même de reprendre le flambeau de la contestation de le faire. Dans ce contexte, la consommation de marijuana, articulée à ce mouvement contre-culturel, va permettre de contester le régime en place sans prendre le risque de subir la répression politique (les risques de répressions sont importants mais tout de même beaucoup moins problématiques pour la consommation de marijuana). Voici ce que Luiz Roberto Salinas Fortes, professeur de philosophie et opposant reconnu à la dictature, qui l'a emprisonné à plusieurs reprises, dont une fois pour une accusation de trafic de drogue, écrit dans son livre *Retrato calado*, à propos de l'époque du régime militaire :

« En tant que militants rigoureux, nous fumions invétérément tous les jours, de l'aube au crépuscule, de la salle de bain à la cuisine, à table et au lit, habillés ou nus, chevauchant follement nos rêves visionnaires. Militants rigoureux et courageux dans une contestation permanente où chaque allumette grattée était comme un acte de protestation contre tout et tous. En vérité, nous donnions suite, comme nous le pouvions, aux tentatives avortées d'existence et d'organisation politique de toute une génération. Nous poursuivions le même combat, en le transfigurant, en inventant d'autres formes, en nous immergeant dans des communautés chaotiques, dans des *trips* collectifs, dans des débats et des discussions interminables, dans la quête désespérée de nouvelles formes de vie commune et dans la rupture radicale, définitive, irréversible avec l'ordre établi. Contestation facile - facile ? - qui déstructurait l'univers bien-pensant et s'exprimait dans la permanence de la clandestinité, passant de main en main, de bouche en bouche, de poumon en poumon dans la farandole du joint, nectar et népenthès, herbe, servante. De grandioses 'batailles' - vous en souvenez-vous ? - étaient menées toute la sainte journée, depuis la recherche de la marchandise à la Vila Brasilândia jusqu'au cercle de samba dans la rue Diana, en passant par la lecture du I Ching dans la rue Caiowáa sous la direction du gourou illuminé. Il y avait d'un côté le bloc, le magot, dans sa permanente rébellion fantastique et, de l'autre, le reste, l'univers incolore, inodore des 'beaufs'. »<sup>17</sup>

Au cours des années 70, mais plus encore au début des années 80, l'usage de marijuana se diffuse donc au Brésil, surtout, dans un premier temps, dans les milieux urbains et aisés. Il faut noter que ce phénomène est explicitement lié à l'influence du mouvement hippie et ne revendique en aucun cas l'héritage des anciens esclaves venus d'Afrique. Pourtant, il est probable que la diffusion de l'usage de marijuana parmi les classes moyennes brésiliennes soit en partie liée aux jazzmen noirs-américains fréquentant les milieux bossanovistes cariocas dès les années 60.

Au début des années 80, encore sous le régime militaire mais dans une période laissant espérer une ouverture démocratique, et alors qu'il y a peu de temps que la loi sur les stupéfiants a été renforcée, un mouvement demandant la dépénalisation de la marijuana commence à se développer au cœur des universités de sciences humaines les plus cotés du pays.

---

<sup>17</sup> Salinas Fortes, Luiz Roberto, *Retrato calado*, Marco Zero, São Paulo, 1988.

Un débat, organisé sans autorisation officielle, a lieu en août 1980 dans les locaux du Centro Acadêmico de Filosofia de la faculté de philosophie, sciences humaines et lettres de l'Université de São Paulo. Malgré la crainte de voir débarquer la police, cette réunion est un succès, et on compte alors plus de 350 participants, étudiants et enseignants pour l'essentiel. Quelques invités ont répondu à l'appel : le responsable d'un journal d'extrême-gauche, un député du PT, et surtout, des représentants reconnus de la contre-culture d'influence hippie, journalistes ou écrivains. Les positions respectives des invités vont configurer le débat : d'un côté les tenants d'une dépénalisation de l'usage de marijuana pour lesquels elle ne représente rien d'autre qu'une substance stupéfiante peu dangereuse mais dépourvue de qualité particulière ; de l'autre côté ceux qui voient dans la plante une solution à la plupart des problèmes du monde, puisqu'en agissant sur les fonctions psychiques, sa fumée réduirait « l'ego agressif, et toute agressivité militariste. » Au contraire, elle serait « un élément d'union et de sérénité. » Il faut dire que ces derniers sont à l'initiative de la rencontre, et dans les actes dactylographiés des discussions, les autres apparaissent davantage comme un contrepoint à ce qu'ils appellent la « mystification » de la marijuana par le groupe de participants majoritaire. Mais les deux groupes en présence sont d'accord sur une chose : la nécessité de dépénaliser l'usage de marijuana. Les uns le souhaitent pour ainsi éviter la répression policière à l'égard des plus pauvres et des opposants politiques en utilisant le prétexte de l'infraction aux lois sur les stupéfiants. Les autres sont convaincus qu'une telle mesure permettrait un changement massif des comportements individuels et l'émergence d'une société nouvelle.

Le document dactylographié qui relate l'événement<sup>18</sup> comporte une lettre de soutien envoyée après coup par Andy Cornwell, coordinateur anglais de la Legalise Cannabis Campaign, qui se félicite de l'affluence qu'a suscité le débat, observant que lors de ses conférences organisées aux Etats-Unis en faveur de la dépénalisation, il peine à rassembler plus de 50 personnes. A côté de la retranscription du débat, le document, présente brièvement la situation internationale de la lutte pour la révision du statut légal du cannabis, incarnée par l'International Cannabis Alliance for Reform, et y rattache le mouvement brésilien naissant. Ce dernier n'a pas d'existence formelle ni de dirigeants revendiqués, ce qui est sans doute à l'époque la condition pour limiter les risques quant à la sécurité des membres de ce mouvement informel. D'ailleurs l'organisation de la réunion d'août 80 et la rédaction des actes ne sont pas signées.

On pourra donc dater la naissance du mouvement pour la dépénalisation du cannabis au Brésil du début des années 80, c'est-à-dire au moment où a lieu le débat public en question. Ce mouvement va se déployer tout au long de la décennie de 80, surtout dans la première moitié. D'autres rencontres seront organisées, de plus en plus formellement, et verront la présence d'universitaires et de membres des professions libérales ou de personnes occupant une fonction importante dans l'appareil administratif ou judiciaire d'Etat. Ce mouvement sera aussi porté par des artistes ou des personnalités connues prenant publiquement position pour la dépénalisation, voire des politiques occupant une place en dehors des structures

---

<sup>18</sup> *Debate : descriminalização da Maconha* : document diffusé informellement récupéré auprès d'un des participants.

partisanes traditionnelles. Cependant, même des hommes politiques au profil plus classique ont pu, souvent au détriment de leur cote dans les sondages d'opinion, lâcher un mot laissant penser qu'ils n'étaient pas complètement prohibitionnistes sur la marijuana. Ça a été le cas par exemple de l'actuel président de la république, Fernando Henrique Cardoso qui en 86, alors qu'il se présente à la mairie de São Paulo et part favori, affirme avoir déjà goûté au joint une fois, à l'occasion d'un voyage à l'étranger, et n'y ayant pas trouvé d'intérêt particulier, n'avoir jamais recommencé. Ses concurrents déclenchent alors une campagne de décrédibilisation de FHC, le traitant de « maconheiro » (« fumeur de joints ») : il chute dans les sondage et finit par perdre l'élection. Ce qui est notamment intéressant dans cette anecdote, c'est que l'actuel chef de l'Etat brésilien fait justement partie d'une génération de sociologues exerçant à la USP dans les années 70, et qui ont formé certains des sociologues et des ethnologues dont nous allons parler dans ce chapitre.

C'est dans ce contexte d'assouplissement de la censure, mais où l'usage de marijuana est encore fortement stigmatisé dans l'opinion publique, que des ethnologues vont prendre part au débat, notamment par des publications d'articles dans des revues scientifiques ou des ouvrages pluridisciplinaires militant pour la dépénalisation, à l'occasion de conférences, ou encore en produisant des recherches fondées sur une observation de terrain visant à donner une image différente, plus favorable que les stéréotypes habituels, des fumeurs de marijuana.

## 2 - renouveau théorique et engagement des ethnologues

### a) un article fondateur

L'article de Gilberto Velho, « Duas Categorias de Acusação na Cultura Brasileira Contemporânea<sup>19</sup> » a fait date dans l'approche socioculturelle de l'usage de drogue au Brésil, puisque dès 78, lorsqu'il est publié dans une revue de psychologie, avant même l'apparition publique du mouvement pour la dépénalisation, il propose de déconstruire la dimension morale que la société brésilienne attribue à l'usage de drogue.

Dans ce texte, Velho convient de l'intérêt pour les sciences sociales d'étudier des « systèmes d'accusation » en dehors d'une perspective fonctionnaliste qui conçoit l'harmonie et l'intégration dans une société comme des phénomènes *normaux* et *naturels*. Au contraire, Velho considère les « systèmes d'accusation » comme des stratégies « plus ou moins conscientes » de manipulation du pouvoir et d'organisation des émotions, servant à tracer ainsi des frontières entre ce qui est, d'après une société, *normal* ou *anormal*, entre les comportements acceptés ou stigmatisés, et qui justifient ou pas, par le biais des lois, la coercition de l'Etat. L'auteur cite Foucault en donnant comme exemple la « maladie

---

<sup>19</sup> Velho, Gilberto, « Duas Categorias de Acusação na Cultura Brasileira Contemporânea », in. *Sociedade e doença mental*, Editora Campus, Rio de Janeiro, 1978.

mentale » comme l'une des catégories d'accusation les plus utilisées dans la société moderne complexe. Il remarque qu'il s'agit d'une accusation porteuse d'une forte capacité de « contamination », qui ne se présente pas isolée mais se mêle la plupart du temps à d'autres types d'accusation. Une fois explicitée, elle implique l'élaboration d'un rituel d'exorcisation qui mobilise tout un appareil institutionnel légitimé par un « savoir officiel ». Cependant, dit Velho, il ne faut pas tomber dans le piège de l'élaboration d'un schéma trop rationalisant de ces processus qui laisserait de côté le fait qu'on est dans ce cas face à des positions *émotionnelles* et pas seulement déterminées en terme *d'intérêts* clairement identifiés et objectifs. Il reprend, pour appuyer ces propos, une distinction entre *ethos* (« qui se réfère au style de vie, à des sentiments, des affects, à une esthétique et à l'étiquette ») et *eidos* (Gregory Bateson) ou *vision du monde* (Clifford Geertz) qui a à voir avec « les aspects *de standardisation des aspects cognitifs de la personnalité des individus.* » Partant, les motivations des acteurs « ne sont pas seulement la conservation de positions privilégiées, la manipulation et l'exercice du pouvoir, mais aussi - en réalité rien de tout cela ne peut être vraiment distingué - un *style de vie* intériorisé au travers d'un ensemble de symboles socialisants. » Puis c'est la théorie interactionniste de la déviance d'Howard Becker qui est mobilisée, et qui permet de voir l'accusation de déviance comme une forme de conflit politique, et d'être attentif aux mécanismes de pouvoir impliqués dans la négociation de la réalité, afin de démystifier les modèles fonctionnalistes qui défendent la notion de « pathologie sociale » :

« Au sein du conflit politique on rencontre aussi l'expression de modèles culturels contradictoires qui se révèlent au travers de *standardisations particulières* des aspects affectifs et émotionnels des individus et pas seulement au travers de la personnalisation d'intérêts matériels proprement dits. En ce sens, l'accusation de déviance a toujours une *dimension morale* qui dénonce la crise de certains standards ou conventions qui donnent ou donnaient du sens au style de vie d'une société, d'une classe, d'un groupe ou d'un segment social spécifique. Le chercheur en sciences sociales cherche à aller au-delà de la dénonciation morale pour voir les raisons politiques qui entretiennent ou renforcent l'indignation. Mais, d'un autre côté, il doit s'approcher du code des émotions comme un domaine à part entière irréductible à un ordre d'intérêts matériels *stricto sensu*. Autrement dit, il existe des univers symboliques qui constituent des champs en soi qui, bien que liés à la politique, à l'économie etc., expriment des nécessités sociales particulières. Ainsi, l'existence d'un ordre moral dans lequel s'identifie une société donnée fait que le déviant *fonctionne* comme un marqueur qui délimite des frontières, symbole de distinction d'identité, en permettant à la société de se découvrir, de se percevoir à travers ce qu'elle n'est pas ou ce qu'elle ne veut pas être. Il est évident, comme cela a déjà été dit, qu'il est impossible de ne pas problématiser cet *ordre moral*, parce qu'il est toujours le résultat provisoire d'une négociation entre des forces inégales et en constante transformation. Mais, même en voyant la société en tant que processus politique permanent, il faut savoir identifier certaines conjonctures ou certaines périodes au sein desquelles des croyances, des principes, des dogmes donnés sont mieux acceptés, possèdent une prédominance qui ne peut être expliquée seulement au travers de mécanismes de coercition physique concrète ou même de "manipulation idéologique". Autrement dit, il y a certains symboles ou ensembles de symboles qui ont une plus grande efficacité et qui font preuve d'une plus grande capacité d'homogénéisation ou d'agglutination. Il convient, par conséquent, de contextualiser les

accusations spécifiques. »

Dans cette perspective, Velho va s'intéresser aux catégories « subversif » et « drogué », en tant qu'accusations récurrentes dans la société brésilienne contemporaine, où l'idée de maladie mentale fonctionne comme élément explicatif et exorcisant. Pour Velho, la catégorie « drogué » est une accusation morale et médicale qui assume explicitement une dimension politique, et qui va contaminer l'ensemble du comportement, par une accusation totale, le drogué étant non seulement malade mental, mais aussi moralement nocif, dangereux pour la stabilité de la famille et peu enclin au travail. Au point que, selon l'auteur, « les notions de drogué et de malade mental sont tellement entremêlées que même les gens dits « de gauche », « progressistes », etc. assument le discours médical officiel qui stigmatise et discrimine violemment la consommation de produits toxiques. »

Cet article, publié discrètement, dans une revue de psychologie, par un auteur qui revient d'une année de recherche aux Etats-Unis manifestement marqué par des perspectives sociologiques et ethnologiques qui y ont cours, constitue le point de départ, le socle théorique sur lequel vont se fonder les chercheurs en sciences sociales brésiliens dans la période que nous commentons, celle de l'articulation entre production sur les aspects socioculturels de l'usage de drogue et engagement dans le mouvement pour la dépénalisation au cours des années 80. Il faut cependant remarquer que l'introduction de la référence à Howard Becker, sans doute l'auteur étranger le plus cité par les ethnologues brésiliens au cours de cette phase de la recherche sur la drogue, mobilise surtout la dimension de l'œuvre du sociologue américain qui s'efforce de déconstruire le phénomène de la déviance pour la relativiser et en faire une accusation sociale élaborée au travers de « croisades morales ». Les aspects de cette œuvre qui abordent la question de l'usage de marijuana du point de vue des consommateurs et qui décrivent les processus permettant de répondre à la question « comment devient-on fumeur de marijuana ? » n'apparaissent pas à ce stade de la constitution de l'approche brésilienne ; ils seront développés quelques années plus tard, lorsque les premiers terrains de recherche réalisés auprès de groupes de consommateurs. La déviance comme construction sociale et non comme accusation d'anormalité sociale concernant certains groupes va orienter théoriquement les premiers textes qui contestent les positions dominantes sur la question vers la déconstruction de l'incrimination de l'usage de marijuana dans le XX<sup>e</sup> siècle brésilien.

L'article de Velho constitue avant tout une réflexion théorique qui déconstruit l'accusation de « drogué » dans le contexte brésilien mais ne met qu'implicitement en question les positions officielles stigmatisantes et majoritairement partagées sur l'usage de drogue dans la société brésilienne. Ainsi, pas de critique directe concernant les politiques publiques essentiellement répressives. Ce ne sera pas le cas des conférences et des compilations d'articles présentées à suivre maintenant, dont le ton est radicalement contestataire et dont les conclusions militent clairement pour une révision du statut légal de la marijuana.

*b) anthropologie et démocratie*

Une des caractéristiques du mouvement d'intérêt manifesté à cette époque par des ethnologues brésiliens pour la question de la marijuana est qu'ils revendiquent pour leur discipline un statut de contre-pouvoir et de force de proposition pour la détermination des politiques publiques.

L'aube démocratique brésilienne se présente en 85, selon Velho<sup>20</sup>, comme le moment privilégié pour initier des discussions nouvelles dont les anthropologues doivent être les vecteurs. Edward MacRae<sup>21</sup> en 86, face aux membres (issus de l'ancien régime) de l'IMESC, organisme chargé de recherches pour l'élaboration des politiques publiques en matière de criminalité et notamment de stupéfiants constate que « le temps n'est plus à cette dictature terrible, une répression politique et sociale monstrueuse [...] l'évolution des choses laisse espérer une ouverture », même si au moment où il parle « toute discussion sur la possibilité de dépénaliser la marijuana est en soi plus ou moins interdite ». Tirant parti de ce moment historique, les anthropologues revendiquent un rôle à jouer dans la construction de la nouvelle démocratie. Mais quel pourrait être le rôle spécifique de l'anthropologie dans ce contexte ? Comme l'explique Velho<sup>22</sup> la société brésilienne est porteuse des variations les plus diverses, des manières de vivre les plus hétérogènes, dont l'usage de marijuana n'est qu'un des avatars et il revient à l'ethnologie de montrer que cet usage peut être le fait de personnes qui présentent par ailleurs les comportements les plus normaux du monde, loin des images construites par les premiers chercheurs de la drogue relayés par les pouvoirs publics. Or, la pratique anthropologique n'est-elle pas née du besoin pour l'occident de produire une connaissance de sociétés géographiquement mais surtout culturellement éloignées de celles qu'on connaissaient alors ? Cela a eu comme conséquence de relativiser l'universalité de la culture occidentale, comme l'observation des formes de l'usage de marijuana au Brésil pourra rendre plus acceptables, plus « normales » des pratiques qui ne correspondent pas aux modèles de comportement communément admis et valorisés dans une société, et qui peuvent ainsi être perçues comme faisant partie de cultures différentes et inquiétantes. En somme, l'anthropologie doit s'efforcer de « percevoir différentes visions du monde et différents styles de vie qui cohabitent dans une société », cela sur un premier plan, et sur un « plan politique fondamental », elle doit porter le message que la démocratie nouvelle passe nécessairement par la reconnaissance et l'acceptation du pluralisme culturel de la société brésilienne.

Si la défense du pluralisme culturel apparaît étant l'un des apports possible de l'anthropologie à la récente démocratie, ce sont surtout les pratiques des classes moyennes qui sont visées dans ces textes, et qui semblent légitimer l'engagement de certains

---

<sup>20</sup> Gilberto Velho, « o consumo da *cannabis* e suas representações culturais », in. *Maconha em Debate* (ouvrage collectif), Editora Brasiliense, São Paulo, 1985.

<sup>21</sup> « A anthropologia e as drogas : o caso da maconha », conférence prononcée à l'IMESC le 10 octobre 1986.

<sup>22</sup> Gilberto Velho, « o consumo da *cannabis* e suas representações culturais », in. *Maconha em Debate* (ouvrage collectif), Editora Brasiliense, São Paulo, 1985.

chercheurs. Michel Misse<sup>23</sup> affirme que la désignation de l'usage de marijuana comme pratique criminelle est contingente, à la fois dans le sens où elle n'est pas nécessaire et dans celui où elle a toujours été articulée au Brésil à une criminalisation des couches populaires : « elle a toujours été associée à la stigmatisation de la folie, des cultes afro-brésiliens et du banditisme des classes pauvres ». Alors qu'auparavant les classes moyennes brésiliennes s'étaient arrangées de cette stigmatisation touchant les classes pauvres comme d'un seuil supplémentaire de distinction, depuis les années 60-70 l'usage de marijuana s'est répandu dans certains milieux plutôt privilégiés des classes moyennes urbaines. Ce phénomène expliquerait selon Misse la progression de la discussion sur la dépénalisation, qui serait devenue « une préoccupation politique de la classe moyenne, traditionnellement porte-drapeau de la morale réactionnaire ». Ceci, d'après l'auteur, semble donner, même si cela reste implicite dans ses propos, une légitimité toute particulière à son engagement. On peut en ce sens rappeler les propos de Velho, qui argumente la dépénalisation de la marijuana en se référant aux fumeurs « bien intégrés », autrement dit au moins issus des classes moyennes. MacRae défend à peu près les mêmes positions en citant Norman Zimberg et sa notion « d'usage contrôlé » observée chez des héroïnomanes américains également « bien intégrés », à la vie sociale bien rangée, et qui s'arrangent des sanctions sociales et développent leurs propres « rituels sociaux » afin de maîtriser au mieux l'usage « récréatif » qu'ils font de la drogue.

A côté des textes publiés ou des conférences tenues dans des lieux symboliques des positions conservatrices officielles, tels que l'IMESC, des conférences sont prononcées dans des contextes plus favorables à la réception d'un discours en faveur de la dépénalisation. C'est le cas par exemple d'une conférence tenue par Anthony Henman<sup>24</sup>, dès 82, lors de la XIII<sup>e</sup> Réunion brésilienne d'anthropologie, à la USP, bastion comme on l'a vu du mouvement pour la dépénalisation. Plus radical et emporté dans ses propos, Henman distingue deux formes de « consensus » sur la question des drogues : un « consensus imaginaire sur les effets de la drogue élaboré par les autorités intéressées uniquement par sa répression », et un « consensus authentique qui serait le résultat d'une perception culturelle fondée sur des expériences directes et personnelles ». Le « consensus imaginaire » fait l'objet de toute la fougue de l'orateur qui dans ses critiques va jusqu'à caractériser d'« assertions ridicules » les propos du Chef d'Etat Major de l'armée qui s'était prononcé un mois plus tôt dans la presse pour une « croisade contre la drogue ».

### *c) histoire et usages traditionnels de la drogue*

Le regard anthropologique de la question de l'usage de drogues prend dans certains textes la forme d'une contextualisation de la marijuana dans l'histoire universelle, depuis les premières traces qu'on en a en Chine plus de 5000 ans avant J.C., en passant par diverses sortes d'usages ritualisés et religieux, afin de relativiser les discours stigmatisants tenus par

---

<sup>23</sup> Michel Misse, « sociologia e criminalização » in. *Maconha em Debate* (ouvrage collectif), Editora Brasiliense, São Paulo, 1985.

<sup>24</sup> Anthony Henman, « matando o bode : desvio e consenso no uso de drogas », conférence présentée à la XIII<sup>e</sup> Reunião Brasileira de Anthropologia, USP, 1982, retranscription dactylographiée.

les autorités. Ces brèves approches historiques ont été menées par des anthropologues avec ou sans le concours d'historiens. On peut citer le travail de Luiz Mott<sup>25</sup>, qui s'efforce par des recherches mobilisant différents types d'archives, dont celles de la Torre do Tombo au Portugal, d'identifier les premières références à la marijuana au Brésil. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, pas de référence de la part des nombreux naturalistes européens venus au Brésil. La toute première référence se trouve dans les archives inédites du Saint Office. En 1749, le métisse Antonio do Carmo comparait devant le commissaire du Saint Office car selon les mots du dignitaire : « il était hors de lui à cause de l'alcool et du *pitar* qu'il avait ingérés, et s'est alité avec plusieurs garçons musiciens, à de nombreuses reprises, et a eu avec eux des amusements malhonnêtes, exerçant de ses mains des attouchements entre les jambes des garçons, et il fut dans le péché de la sodomie à la fois agent et patient avec le mulâtre João Antunes... ».

Anthony Henman<sup>26</sup> aborde la question de l'usage de marijuana et de sa répression parmi les Indiens Tenetehara de l'Etat du Maranhão. Il montre que l'usage rituel de la plante comporte un sens religieux et participe à la cohésion du groupe, et il dénonce l'attitude de la force publique à l'égard de ce peuple, dont les responsables sont punis pour infraction à la loi sur les stupéfiants. Cette étude milite pour la dépénalisation de la marijuana mais se distingue du mouvement général en abordant la question de la consommation de marijuana dans une perspective plus classique de l'ethnologie des groupes culturels ataviques, très éloignés du contexte urbain.

#### *d) fin de la contestation*

Vers la fin des années 80 et au tournant des années 80 / 90, le mouvement pour la dépénalisation lancé dix ans plus tôt n'a plus la même forme. La liberté d'expression digne d'une démocratie est devenue une réalité, et la marijuana n'est plus un sujet aussi tabou qu'auparavant. La loi n'a pas changé, mais des directives ministérielles assouplissent son application, et il se fait plus rare qu'un tribunal prononce une peine d'emprisonnement pour un simple usage de marijuana. Des personnalités publiques affichent publiquement leur goût pour le joint. Des musiciens parlent de marijuana dans leurs textes sans être interdits de se produire sur scènes, à de rares exceptions près. Le mouvement contre-culturel hippie, qui n'a plus cours dans les pays occidentaux, est en perte de vitesse.

Les publications sur l'usage de marijuana se poursuivent, mais en changeant également de forme. De nouveaux chercheurs apparaissent aux côtés des anciens, et le ton de ces derniers est moins contestataire. Ou plutôt, s'ils n'ont pas cessé de mettre en cause la politique des

---

<sup>25</sup> Luiz Mott, « A maconha na historia do Brasil », in. *Diamba Sarabamba (coletânea de textos brasileiros sobre a maconha)*, Henman, Anthony & Pessoa Junior, Osvaldo (orgs.), Editora Ground, São Paulo, 1986.

<sup>26</sup> Anthony Henman, « A guerra às drogas é uma guerra etnocida », in. *Diamba Sarabamba (coletânea de textos brasileiros sobre a maconha)*, Henman, Anthony & Pessoa Junior, Osvaldo (orgs.), Editora Ground, São Paulo, 1986.

drogues, ils n'apparaissent plus comme partie prenante d'un mouvement contre-culturel. La question de la dépénalisation n'a pas disparue, mais n'est plus prioritaire. Il est plutôt question d'une « participation à l'élaboration d'une nouvelle politique publique des drogues ». C'est ainsi que se présente par exemple l'ouvrage collectif rassemblant plusieurs ethnologues sous la direction d'Alba Zaluar, *Drogas e Cidadania*<sup>27</sup>. Les articles qui s'y trouvent n'invoquent pas d'emblée la dépénalisation, mais proposent plutôt des arrangements avec les pouvoirs publics : possibilité de tolérer des usages traditionnels et ritualisés de certaines drogues naturelles, exigence d'évaluation du travail de la police en matière de stupéfiants, propositions pour la prise en charge sanitaire de toxicomanes à problème, ou encore étude comparée de l'attitude de différents pays occidentaux sur la question des drogues. Cet ouvrage se présente comme une transition entre les ethnologues des années 80 et ceux des années 90, qui seront confrontés au problème du sida et au développement du trafic de cocaïne, comme on le verra dans le prochain chapitre.

### 3 - premiers terrains : le visage des fumeurs dévoilé

Parallèlement aux articles plutôt théoriques et à ceux qui prennent manifestement parti pour mouvement pour la dépénalisation, peu d'enquêtes de terrain ont été réalisées au cours des années 80 sur l'usage de marijuana en milieu urbain. Les deux ouvrages que nous présenterons ici prolongent les approches théoriques proposées, et les mènent à terme en les articulant à une méthode et à un terrain ethnographiques à proprement parler. En revanche, ils tiennent au sujet de la dépénalisation un discours plus nuancé que les textes précédents, appuyant leurs propos sur des données patiemment produites. Est-ce justement cette pertinence scientifique qui explique le paradoxe du destin de ces textes, qui bien que clairement moins revendicatifs dans le ton et les solutions proposées au phénomène de l'usage de drogue n'ont pu être publiés qu'entre 15 et 20 ans après qu'ils aient été écrits? En effet, la thèse de Gilberto Velho, *Nobres e Anjos. Um estudo de tóxicos e hierarquia*<sup>28</sup>, soutenue dès 75, ne sera publiée et ainsi présentée à un large public qu'en 1998. De même, l'ouvrage de Edward MacRae, *Rodas de fumo. O uso da maconha entre camadas médias urbanas*<sup>29</sup>, rédigé dès 86, ne sera rendu public qu'en 2000. Cependant, l'un et l'autre ont circulé dans les milieux de chercheurs sur la drogue, et ont ainsi profondément marqué le champ en constitution de l'ethnologie de la drogue.

Les approches théoriques que revendiquent ces ouvrages sont celles de Zimberg, pour la triple approche pharmacologique, psychologique et sociale, avec un privilège de cette dernière, et celle de Becker, pas celui de « l'imposition des normes » mais celui qui pose la question « comment devient-on fumeur de marijuana ? ». En somme, ce qui compte pour

---

<sup>27</sup> Alba Zaluar (dir.), *Drogas e Cidadania*, editora brasiliense, São Paulo, 1994

<sup>28</sup> Gilberto Velho, *Nobres e Anjos. Um estudo de tóxicos e hierarquia*, Fundação Getúlio Vargas, Rio de Janeiro, 1998.

<sup>29</sup> Edward MacRae & Júlio Simões, *Rodas de fumo. O uso da maconha entre camadas médias urbanas*, EDUFBA, Salvador, 2000.

nos deux auteurs, c'est de prendre le point de vue du consommateur et voir dans quels contextes a lieu la consommation. Ce sont donc des groupes de fumeurs de marijuana qui seront observés.

*a) marijuana et style de vie*

Velho s'intéresse à deux groupes de fumeurs différents. Le premier rassemble des cariocas de trente ans, appartenant à des familles ayant réalisé une ascension significative dans la hiérarchie sociale depuis les deux dernières générations. Eux-mêmes ont pu bénéficier d'une éducation très favorable, dans les meilleures écoles et universités de Rio, souvent avec un temps significatif passé à l'étranger, principalement à Londres ou à Paris. Ce groupe n'est ni issu des familles de propriétaires terriens qui forment traditionnellement au Brésil une classe dominante, ni de familles récemment enrichies, qui font respectivement figure de réactionnaires et de nouveaux riches dans les propos de ses membres. Dans les professions qu'ils exercent, ils se distinguent des deux types précédemment cités, valorisant davantage le travail artistique et intellectuel que celui qui mène à l'enrichissement matériel, même si certains d'entre eux ont par la force des choses des fonctions de cadre supérieur dans des sociétés privées. Plusieurs d'entre eux ont déjà publié des livres ou réalisé des films, mais aucun n'a encore connu le succès. Ces personnes, hommes et femmes, forment un réseau d'interconnaissance, et passent la plus grande partie de leur temps de loisir ensemble. Soucieux de montrer le « style de vie » et la « vision du monde » de ce groupe d'amis, Velho leur donne un nom : les « aristocrates avant-gardistes ». Tout au long de la première moitié du travail de Velho, on suit un groupe d'une trentaine de personnes au cours d'une fête improvisée, d'un week-end à la campagne, d'un après-midi à la plage, ou encore d'une fête de grande ampleur organisée de longue date. On s'en doute, c'est d'ailleurs l'objet du livre, ces gens utilisent de la drogue. Surtout de la marijuana, et très régulièrement, mais aussi parfois de la cocaïne et rarement du LSD. L'usage de drogue, dans leur « vision du monde » que l'auteur s'efforce d'éclairer, a plusieurs sens. C'est comme on l'a déjà dit une forme d'engagement politique, puisque les aristocrates avant-gardistes se disent opposants au régime militaire, même s'ils se sentent pour la plupart éloignés des thèses marxistes. C'est aussi et surtout semble-t-il une façon pour eux de s'identifier à un style de vie particulier, loin de celui des bourgeois ou petits-bourgeois conformistes et adorateurs apeurés des lois. L'usage de marijuana donne le sentiment d'appartenir à un autre monde. Un monde cultivé, distingué, dans lequel le lieu où l'on habite, les vêtements que l'on porte, la finesse du goût, du corps et du langage sont de la plus grande importance. Un monde cosmopolite également, qui ne jure que par Paris et les références culturelle venues d'Europe, revendique un héritage de la *Beat Generation* et du mouvement hippie. Et qui revendique aussi à travers cette contre culture un héritage européen de la marijuana, dans lequel bien entendu les pêcheurs et journaliers noirs du début du siècle du texte de Dória n'ont aucune place.

Si Velho a du mal à cacher sa sympathie pour ces cariocas branchés, c'est avec plus de détachement qu'il se lance dans la description du mode de vie du second des deux groupes qu'il observe. Il s'agit des jeunes *surfistas* qui hantent les plages de Copacabana et d'Ipanéma. Leurs origines familiales et leurs lieux d'habitation sont exactement identiques

à celles du groupe précédent, puisque ils sont les « petits frères » des aristocrates avant-gardistes. Ils ont vingt ans ou sont encore adolescents, forment également un réseau d'interconnaissance, et malgré des similitudes avec les trentenaires, une ascendance fortunée et un goût prononcé pour la marijuana, leur mode de vie et le sens qu'ils donnent à leur consommation de drogue sont bien différents. Velho manifeste par ailleurs peu d'enthousiasme pour leurs muscles saillants, leur absence de culture, et leur vénération du sport. La marijuana est ici associée à une forme de « communion » avec la nature, à l'exercice physique, et par conséquent à une sorte de culte de l'océan et à la pratique du surf.

### *b) marijuana et politique des drogues*

Dans la recherche de Edward MacRae et Júlio Simões, menée dix ans plus tard, l'usage de marijuana est davantage focalisé que dans celle de Velho. A part les positions sociales occupées par les personnes interviewées, leurs idées, représentations, et activités n'intéressent qu'à partir du moment où elles ont à voir avec l'usage de drogue. Ces personnes n'habitent pas Rio, mais deux des trois plus grands centres urbains au Brésil : São Paulo et Salvador. Ils ont le même âge que les personnages de Velho à l'époque et ont des activités équivalentes : professions libérales, professeurs d'université, artistes. Cependant, on apprend peu de chose sur leur « style de vie » ou leurs « vision du monde » en termes généraux. Collant d'abord étroitement à une analyse similaire, bien que plus détaillée, à celle de Becker sur les processus ayant accompagné l'habitude de fumer régulièrement de la marijuana, les auteurs passent à la description minutieuse des stratégies employées par les fumeurs pour gérer au mieux leur consommation afin que la stabilité de leur vie physique, psychique et sociale ne soit pas atteinte. Le propos s'élargit ensuite pour contextualiser les « carrières » personnelles des fumeurs dans la situation brésilienne de l'époque concernant l'usage de marijuana et sa prise en charge par la société. Sur le premier point, la somme des expériences subjectives laisse penser que l'usage de marijuana dans la société brésilienne évolue d'une forme plutôt collective à une forme plutôt individuelle. Les *Rodas de fumo*, selon le titre de l'ouvrage, consommation contre-culturelle et conviviale telle qu'on l'observe chez les personnages de Velho, seraient en passe de laisser leur place à l'usage solitaire auquel on n'attribue plus de sens particulier. Désormais on fume seul pour se décontracter, pour se consacrer avec plus de plaisir à certaines tâches telles que la lecture ou regarder un film. Sur le deuxième point, les thèmes abordés sont principalement les expériences vécues face à la répression et les réactions des fumeurs face aux campagnes de prévention, autour des questions du passage de l'usage de marijuana à celui de drogues plus « dures », et des liens entre consommation de drogue et criminalité. Naturellement, il en ressort des conclusions en faveur de la dépénalisation de l'usage de marijuana légitimée par sa dangerosité relative par rapport aux autres drogues disponibles au Brésil, et d'un plus grand « réalisme » des pouvoirs publics concernant les campagnes d'information sur les drogues. Pour finir, les auteurs font part d'un certain nombre de propositions pouvant réorienter la prise en charge publique de l'usage de drogue.

C'est donc, contrairement à l'ouvrage de Velho qui s'intéresse d'abord au style de vie de

deux générations des classes moyennes élevées dont fait partie l'usage de marijuana, vers l'ouverture d'un champ de recherche sur les usages de drogue et sur l'évaluation des interventions publiques en cette matière que s'oriente le livre de MacRae et Simões. C'est d'ailleurs ce que revendiquent explicitement les auteurs dans leur conclusion.

*c) proximité entre observateurs et observés*

Si les deux ouvrages dont nous venons d'évoquer les grandes lignes abordent la question de l'usage de marijuana selon des angles différents, une chose les rapproche cependant. Il s'agit des relations de proximité sociale et culturelle que les auteurs entretiennent avec les groupes qu'ils observent. Cela est juste signifié au détour d'une phrase lors de la présentation des personnes interviewées dans MacRae et Simões : « nous avons réalisé des interviews approfondies auprès de consommateurs choisis parmi notre propre réseau de sociabilité »<sup>30</sup>. Dans Velho, cette proximité est exposée dans le dernier chapitre où il est question de comparer les deux groupes de fumeurs observés, *aristocrates avant-gardistes* et *surfeurs*. Cette mise au point à propos de la méthodologie du travail de terrain est motivée par le souci du chercheur de justifier une sympathie manifeste de sa part à l'égard du premier groupe. Voici ce que dit Velho :

« Le groupe des aristocrates avant-gardistes est, sans aucun doute, très proche de mon expérience d'intellectuel, d'ancien habitant de la Zona Sul de Rio de Janeiro. L'âge qui est le mien (30 ans) est à peu près celui de la moyenne du groupe. Je connais une partie de ces personnes depuis de nombreuses années, je suis l'ami de certaines d'entre elles et elles représentent une partie considérable de mon cercle relationnel. Ainsi, je fais jusqu'à un certain point partie de l'univers étudié, ayant un quotidien et des expériences très proches. Ma présence ne cause aucune étrangeté, ne provoquant pas de gêne. En terme de style de vie, la famille dont je suis issu, mes habitudes, mon statut 'd'intellectuel avec un livre publié' et, très important, mes intérêts et mes activités en sociologie de l'art justifiaient complètement ma participation. »<sup>31</sup>

Concernant le deuxième groupe étudié, la situation du chercheur est différente. Celui-ci est perçu par les surfeurs comme un intellectuel ennuyeux, voire comme un individu dont il vaut mieux se méfier. Cependant, dans la mesure où l'origine familiale comme le lieu d'habitation des personnes observées sont identiques à ceux du groupe précédent et donc à ceux du chercheur, et qu'il n'y a entre eux qu'une différence de génération, on peut trouver excessive la comparaison que fait Velho entre sa situation et celle du « choque culturel » vécu par Evans-Pritchard chez les Nuers. Pourtant, l'auteur a recours à un assistant, plus jeune que lui et donc à même de parler la « même langue » que le groupe des surfeurs, ce qui facilite les relations observateur-observés et amoindrit la méfiance qu'elles contiennent.

---

<sup>30</sup> *Idem.*, p.39.

<sup>31</sup> Gilberto Velho, *Nobres e Anjos. Um estudo de tóxicos e hierarquia*, Fundação Getúlio Vargas, Rio de Janeiro, 1998, p.183.

C'est en effet le problème de la méfiance des fumeurs de marijuana à parler de leur pratique qui est en jeu dans les études socioculturelles sur l'usage de drogue parmi des populations « intégrées », autrement dit qui n'exposent pas d'eux-mêmes une image de junky ou de délinquant et n'ont pas en général à faire à l'appareil de répression ; et qui ne sont donc pas publiquement visibles en tant qu'usagers de drogue. Cette méfiance, justifiée par la force de la stigmatisation du fumeur et par la violence de la répression policière qu'il encourt, est un obstacle qui pendant longtemps au Brésil comme ailleurs dans le monde, a limité la possibilité d'étudier ces phénomènes de près. Dans les ouvrages que nous venons de commenter, cet obstacle est contourné par la proximité préalable au travail de terrain entre chercheur et groupe observé. Nous approfondirons plus loin dans ce travail la réflexion autour de la relation entre cette proximité et la possibilité d'étudier les phénomènes d'usage de drogue.

#### **4 - le développement de l'épidémiologie de l'usage de drogue**

Pendant la décennies de 80, dans le champ des sciences sociales, la récente épidémiologie de l'usage de drogues va se transformer. Les statistiques produites par différents organismes servaient habituellement à soutenir le discours des partisans de la prohibition. Au fil des années 80, à la faveur des publications anti-prohibitionnistes, des statisticiens liés à ce mouvement vont proposer d'autres lectures de l'épidémiologie.

Mise à part les modestes résultats d'Eleyson Cardoso qu'on a vu dans le premier chapitre, les premières enquêtes statistiques datent du milieu des années 70. Elles sont toutes réalisées par des médecins épidémiologues auprès d'enfants scolarisés et d'étudiants universitaires. On peut citer les enquêtes de Zanini<sup>32</sup> en 74, celles de Murad et celles de Costa en 79, celles de Cury et celles de D'Assumpção en 84, celles de Silva en 85, celles de Carvalho et celles de Brennes en 86. Celles de Zanini, de Costa, de Cury, de Silva et de Carvalho ont été menées dans des établissements de São Paulo, celles Murad et de D'Assumpção dans des établissements à Minas Gerais et celle de Brennes dans l'Etat du Rio Grande do Sul. Seules celles de Murad et celles de Costa ont été réalisées dans des établissements équivalents au secondaire en France, les autres l'ont été parmi des étudiants universitaires.

Le choix des terrains enquêtés semble clair : il s'agit de toucher un maximum d'individus, si possible « représentatifs » de la population du pays en général afin de pouvoir extrapoler des résultats et obtenir une vision globale de l'usage de drogues au Brésil. Et les enfants scolarisés et les étudiants sont plutôt accessibles à la passation de questionnaires si on les compare à d'autres catégories de la population.

Ces enquêtes visent à la connaissance de « l'usage au moins une fois dans la vie » des

---

<sup>32</sup> Les références des auteurs qui suivent viennent de l'article d'Almeida Filho et collaborateurs, « Is there an Epidemic of Drug Abuse in Brazil ? A Review of the Epidemiologic Evidence (1977-1988) », *Int. J. Addictions*, 1991.

personnes interrogées. Une seule prend en compte le tabac comme « drogue », deux autres font de même pour l'alcool. A part ces exceptions, ces enquêtes cherchent à connaître l'usage de tranquillisants et de barbituriques (médicaments prescrits ou pas, sans qu'il soit fait de différences entre ces deux cas possibles), de stimulants (amphétaminiques principalement), de cocaïne et enfin de marijuana. Etant donné la diversité de la méthode employée à chaque fois et la focalisation systématiquement plus prononcée de l'usage de marijuana, ces enquêtes doivent être considérées soit à titre indicatif, soit en tant que révélateurs de la volonté des auteurs de montrer l'ampleur de cet usage pour l'articuler à une idéologie de la dramatisation et donner de l'eau au moulin de la politique répressive à l'encontre des fumeurs. Ainsi, il est montré que la marijuana est la drogue illicite la plus utilisée par les populations interrogées, avec une moyenne sur les huit études citées de 10% d'usage de marijuana, bien que ce pourcentage varie de 1,8% à 21,9% selon les enquêtes. La cocaïne ne représentant en moyenne que 1,6% de l'usage total.

Ces chiffres, qui ont été contestés par les épidémiologues de la phase postérieure, permettent à leurs auteurs, qui cherchent tous plus ou moins à valider les positions officielles sur la marijuana, spécialement Murad<sup>33</sup>, premier contradicteur des défenseurs de la dépénalisation et fossoyeur des ethnologues dont nous avons vus plus haut les travaux, de démontrer, au regard de l'ampleur de l'usage de marijuana, le caractère dramatique du phénomène et la nécessité d'insister dans la perspective de guerre à la drogue dans laquelle les pouvoirs publics sont lancés. Il serait à notre sens inutile ici de reproduire longuement les arguments développés par ces auteurs pour justifier leurs positions. Elles sont héritées des théories défendues dans *Maconha...*, l'ouvrage de 58, mais la question raciale est mise de côté, ce qui n'est pas, il faut le reconnaître, un mince changement. Mais pour le reste, les arguments sur la « décadence de la civilisation », « le chemin vers le crime » etc. sont à nouveau au rendez-vous, avec une idée supplémentaire, idée « moderne » qu'on retrouve avec récurrence dans les discours sur la marijuana dans le monde entier, de l'herbe comme porte d'entrée vers d'autres drogues plus « dangereuses » pour la santé et la société. De plus, les caractéristiques du terrain d'étude, les jeunes du pays, permet au discours moralisateur de prendre des accents encore plus tragiques quant aux conséquences futures de l'usage de drogue.

A partir du milieu des années 80, dans le contexte de l'émergence de mouvements de contre-culture dont nous avons tracé les grandes lignes en début de chapitre, on assiste au développement d'une deuxième vague d'enquêtes statistiques. A l'instar des enquêtes précédentes, elles ont lieu dans le milieu scolaire et universitaire, qui semble être la source de données quantitative la plus accessible sinon la seule viable. Du point de vue des produits listés, on trouve les mêmes que pour les enquêtes précédentes auxquels il faut ajouter l'alcool, le tabac et les solvants. L'introduction des deux premiers, dits « drogues légales » dans la terminologie actuelle des approches les plus progressistes, en dit long sur les révisions idéologiques accomplies par les épidémiologues brésiliens. Parmi ces derniers, on peut citer Almeida Filho<sup>34</sup>, démographe, premier théoricien de la méthodologie en

---

<sup>33</sup> J. E. Murad, *Como manter sua escola longe das drogas*, Abraço / Previda, Belo Horizonte, 1989.

études quantitatives au Brésil et auteur de plusieurs enquêtes sur l'usage de drogue dans la deuxième moitié des années 80 ; on doit également citer Elisaldo Carlini<sup>35</sup>, médecin psychiatre, une des personnalités les plus importantes au Brésil dans le développement des politiques publiques envisageant des solutions éloignées de celles des perspectives moralisatrices de l'usage de drogues. Ces enquêtes montrent une configuration statistique de l'usage de drogue au Brésil sensiblement différente de celle proposée précédemment. D'abord, comme nous l'avons signalé, l'introduction de l'alcool et du tabac dans le groupe des drogues (dans ce cas « licites ») relativise la consommation d'autres drogues (notamment « illicites »). Ainsi, si le taux « d'usage dans la vie » de tabac reste parmi les enfants scolarisés du secondaire assez limité, autour de 25%, celui de l'alcool atteint presque 90% dans toutes les études où il est question d'alcool. À côté, le taux moyen de l'usage de marijuana fait piètre figure, avec à peine 5% (contrairement aux 10% des enquêtes de la période antérieure), relativisant du coup « l'épidémie » annoncée par les tenants de la criminalisation des drogues. Les conclusions de Carlini, tous produits confondus, est que les collégiens et les lycéens brésiliens, n'ont, dans leur grande majorité (78% en 87), jamais consommé de drogues illicites. Des enquêtes plus affinées du même auteur montrent en outre que seuls 2,7% de cette population fait en 89 un usage « fréquent » (plus d'une fois par mois) de drogues illicites<sup>36</sup>. Ces études vont continuer à se développer à la fin des années 80 et au long des années 90. Un premier changement de la population abordée se fait en 87 lorsque l'équipe de Carlini se penche sur la consommation de drogues parmi les enfants des rues ; un deuxième changement à lieu en 99 lorsque cette même équipe fait une grande enquête en population générale sur 24 villes de l'Etat de São Paulo. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces études. Constatons pour l'instant que quelques médecins et psychologues, rompant avec les habitudes des représentants de leurs disciplines respectives, s'engagent dans des enquêtes en épidémiologie munis d'une méthodologie qui se veut plus objective et se distinguent dans leurs interprétations de leurs collègues, plus conservateurs sur la question des drogues, en refusant les visions moralisatrices et dramatisantes. Ces chercheurs n'ont pas été indifférents à l'introduction de nouvelles perspectives de recherche sur le phénomène des drogues dont les ethnologues évoqués dans ce chapitre ont été à l'origine. Nous verrons dans la deuxième partie de ce travail quelques éléments de compréhension de cette convergence des recherches socioculturelles et épidémiologiques.

---

<sup>34</sup> Almeida Filho, N. & al. : « Is there an Epidemic of Drug Abuse in Brazil ? A Review of the Epidemiologic Evidence (1977-1988) », *Int. J. Addiction*, 1991.

<sup>35</sup> Carlini, Elisaldo A. & al. : *Consumo de Drogas Psicotrópicas no Brasil, em 1987*. Brasília, Ministério da Saúde / Ministério da Justiça, col. Estudos e Projetos ; 1989.

<sup>36</sup> Carlini, Elisaldo A. & al. : *II Levantamento Nacional sobre o Uso de Psicotrópicos em Estudantes de 1º e 2º graus*. São Paulo : CEBRID / Escola Paulista de Medicina, 1989.

## **Chapitre 3 - sida, trafic, violence : vers des enjeux pragmatiques de la recherche**

Au début des années 90, la configuration du problème public de la drogue n'est plus la même qu'au cours des années 80. La marijuana comme objet des débats laisse la place à la cocaïne, considérée « drogue dure » et aux conséquences sanitaires et sociales plus importantes. De trait culturel d'un mouvement de contestation idéologique qu'était la marijuana, la consommation de cocaïne et son trafic, marqué par le développement d'une criminalité qui donne lieu à des scènes de violence dont il n'était pas question pour la marijuana, fait désormais unanimement de la drogue un « problème » au sens littéral à plusieurs titres. S'il y a une continuité entre les productions des ethnologues de la phase précédente, les enjeux de ces productions ne sont plus les mêmes. Précisons que ce n'est pas la cocaïne en tant que substance particulière qui semble problématique aux yeux des chercheurs de cette nouvelle phase des études sur la drogue, mais bien la manière dont les conséquences néfastes de son usage sont traités par les pouvoirs publics. Si la question de la dépénalisation de l'usage de drogue fait toujours partie de l'horizon des travaux que nous verrons à présent, ce n'est plus le souci majeur de ces ethnologues, l'urgence étant la prise en compte du problème du sida et la compréhension de l'intérieur du trafic tel qu'il se présente au Brésil.

## 1 - L'urgence de l'actualité

Depuis 1985, année de proclamation de la Nova Republica, le Brésil connaît la démocratie. Le nouveau régime ne gomme pas l'ancien d'un coup de baguette magique, mais la transition se fait progressivement. Le premier président de la république élu au suffrage universel en 89, accusé de corruption massive, est amené à démissionner sous la pression d'un important mouvement de contestation qui voit en 92 des millions de Brésiliens manifester dans les rues des villes les plus importantes. Cet événement va marquer profondément cette période, car il montre que le pouvoir n'est plus intouchable, que la liberté d'expression est un acquis, bref que la redémocratisation du pays n'est pas un leurre.

Concernant la question des drogues, c'est avec à peu près une décennie de décalage que le Brésil se retrouve dans une situation qui ressemble à celle de la France dans les années 80. Dans les années 80 en France, on observe une prolétarianisation de la consommation de drogues, marijuana et héroïne. « D'un attribut culturel des jeunes issus des milieux aisés, la drogue devient, dans les années 80, un fléau social en changeant de public »<sup>37</sup>. Cette nouvelle forme d'usage de drogue donne alors à voir la face obscure du phénomène de l'addiction : ce ne sont plus des jeunes de milieux aisés épris de nouvelles idéologies mais des jeunes issus de quartiers pauvres et à l'avenir incertain qui sont concernés. Plutôt qu'un élément d'un mode de vie alternatif voulu, la drogue devient un moyen de fuite d'une société excluante. A partir des années 90, la situation s'aggrave avec « la prise en compte tardive du sida qui impose de nouvelles priorités en termes de santé publique »<sup>38</sup>. Celle-ci

---

<sup>37</sup> Dominique Duprez & Michel Kokoreff, *Les Mondes de la Drogue*, Odile Jacob, Paris, 2000, p.22.

<sup>38</sup> *Idem.*

contribue à la remise en cause du consensus établi autour de la loi de 70, par la nécessité de porter sur les toxicomanes un regard plus compréhensif dans le cadre d'une aggravation de la situation sanitaire et sociale de cette population. A cette époque, un certain nombre de publications françaises constatent la carence de recherches en sciences sociales, l'immobilité des pouvoirs publics et le silence de la presse par rapport aux pays anglo-saxons ou aux Pays-Bas, et tentent de l'expliquer. Parallèlement, la création du groupement de recherche « Psychotropes, politique et société », associé au CNRS, et le lancement de divers appels d'offre vont permettre le développement d'études quantitatives et qualitatives autour de trois grands thèmes : « la différenciation sociale des usagers de drogues, la structuration des marchés de l'illicite et la mise en œuvre des politiques publiques à l'échelle locale »<sup>39</sup>.

Au Brésil, la situation présente des ressemblances et des différences avec la cas français. Du point de vue des tendances de la consommation de drogues, le phénomène de « prolétarisation » est plus tardif et différent. En effet, l'usage populaire de marijuana est comme on l'a vu beaucoup plus ancien, mais il concerne les franges les plus pauvres de la population, pas les classes moyennes travailleuses et peu instruites. Mais celles-ci vont être semble-t-il touchées à partir de la fin des années 80, et l'usage de marijuana se diffuse de la jeunesse urbaine et universitaire des années 80 vers les populations urbaines moins aisées. On peut donc parler d'une forme de prolétarisation de la marijuana.

Ce phénomène apparaît plus clairement en ce qui concerne la cocaïne. Les données statistiques que nous exposerons plus loin montrent que d'un « vice élégant » selon les auteurs du début du XX<sup>e</sup> siècle, la consommation de cocaïne se répand dans d'autres milieux sociaux, notamment les plus pauvres. L'une des raisons semble avoir été la « guerre aux drogues » déclarée par le Président des Etats-Unis Ronald Reagan en 82 et menée au long de la décennie. Cette campagne a permis un contrôle plus sévère de la frontière avec le Mexique par où transitait la majeure partie de la cocaïne venant essentiellement de Colombie, mais aussi du Venezuela et du Pérou, et destinée à alimenter le marché américain des drogues. Face à cette situation, les stratégies du trafic se sont transformées, utilisant de plus en plus les ports des Etats de São Paulo et de Rio de Janeiro pour embarquer la cocaïne transportée par voie terrestre à travers le Brésil vers les Etats-Unis et l'Europe. Par conséquent, en plus de participer activement à l'économie de la drogue, ces deux Etats brésiliens vont développer d'importants marchés locaux permettant d'écouler une partie de la production.

Les quelques données statistiques dont on dispose montrent en effet une nette augmentation de l'usage de drogues en général et de cocaïne en particulier. Ces données sont tirées de sources déjà citées : les travaux de Carlini au sein du Centre Brésilien d'Informations sur les Drogues (CEBRID). Concernant les études sur des scolaires du primaire et du secondaire, on apprend que l'usage au moins une fois dans la vie de cocaïne est multiplié par quatre de 87 à 97 (0,5% des élèves contre 2,0), alors que l'usage fréquent est multiplié par huit en dix ans (0,1% contre 0,8%)<sup>40</sup>. Les études statistiques développées à partir de 87

---

<sup>39</sup> *Idem.*, p.27.

auprès des structures accueillants des enfants des rues montrent à leur tour que si l'usage au moins une fois dans la vie ou l'usage récent de drogues a en général légèrement augmenté dans des grandes villes comme São Paulo (respectivement de 87,5% en 87 à 88,6% en 97 et de 68,1% à 78,1% pour la même période), l'usage spécifique de cocaïne a plus ou moins doublé à São Paulo (pour les mêmes catégories d'usage, respectivement de 25,2% à 50% et de 10,9% à 25,4%). Bref, alors que ces chiffres laissent supposer une augmentation de l'usage de cocaïne en général, la part de l'usage de cette substance dans la consommation de drogues des grands exclus (ici les enfants des rues) apparaît en nette augmentation.

D'autres données corroborent et précisent ce tableau. Une étude réalisée par le CEBRID<sup>41</sup> sur la drogue dans la presse écrite brésilienne en 98 met en lumière certaines caractéristiques concernant l'apparition de ce thème dans l'actualité pendant cette période. Alors qu'au cours des années 80 et de la première moitié des années 90, la marijuana est la drogue illicite la plus souvent citée dans la presse, loin devant la cocaïne, pendant l'année 98 le taux de fréquence des articles sur la marijuana et la cocaïne dans l'ensemble des drogues illicites ou pas (incluant donc le tabac, qui fait l'objet du plus grand nombre d'article à 18,8%, et l'alcool à 8,6%) atteint pour l'une comme pour l'autre substance 9,2%. Mais si les deux types de drogue sont quantitativement à égalité par la fréquence avec laquelle ils apparaissent dans la presse, ils sont en revanche l'objet de traitements différents. L'étude du CEBRID classe les articles pour l'un et l'autre en fonction de la caractérisation positive ou négative de leurs usages respectifs. Ainsi, pour la marijuana, 36,9% des articles en évoquent les effets « préjudiciels », 45,6% les effets « bénéfiques » (usage thérapeutique ou inoffensif pour la santé etc.) ; bien différente est la situation de la cocaïne, considérée dans 69,5% des articles comme « préjudicielle », et jamais comme « bénéfique » (les autres articles, aussi bien pour la marijuana que pour la cocaïne, ne caractérisant pas selon les auteurs de l'étude les conséquences de l'usage comme positif ou négatif). Ces « conséquences de l'usage » ne sont pas caractérisées dans l'étude pour chaque drogue en particulier, mais de façon globale, et seulement dans leur versant « préjudiciel ». On apprend que les thèmes les plus souvent articulés à l'usage de drogues sont par ordre décroissant : la « dépendance » à 46%, la « violence » à 9,2%, le « syndrome de l'abstinence » à 8% et le Sida à 6,8%.

Si on considère grossièrement que les notions de « dépendance » et de « syndrome d'abstinence » sont intrinsèquement liées aux conséquences pharmacologiques de certaines drogues sur les individus qui les consomment, les notions de « violence » et de « Sida » font plutôt référence à des conséquences sociales de ces consommations (rappelons que le lien entre usage de drogues et Sida tient non pas aux caractéristiques propres des drogues mais au fait que certaines sont injectables et l'injection vecteur de transmission du VIH ; c'est donc une pratique pourrait-on dire « culturelle » qui fait le lien problématique entre ces deux phénomènes).

On retiendra que l'émergence de débats publics sur des problèmes sociaux liés au

---

<sup>40</sup> Carlini, Elisaldo A. & al. : *IV Levantamento sobre o Uso de Drogas em Estudantes de 1° e 2° graus*. São Paulo : CEBRID / Escola Paulista de Medicina, 1997.

<sup>41</sup> *Psicotrópicos, Saúde et a Imprensa Brasileira*, CEBRID, 98, étude non publiée.

phénomène des drogues tel qu'on l'observe dans la presse au cours de l'année 98 va dans le même sens que les deux orientations prises par les approches socioculturelles de la recherche à partir du début des années 90. D'un côté, comme dans la situation française, l'apparition du sida et son articulation à la question de l'usage de cocaïne par voie intraveineuse va susciter le développement d'une observation ethnographique des usagers injecteurs susceptible d'orienter la mise en place de leur prise en charge sanitaire par des établissements de soins et la diffusion de messages de prévention auprès des milieux concernés. D'un autre côté, les questions autour du trafic de drogues, de la criminalité qui lui est liée, de la situation des personnes impliquées dans cette activité ou vivant dans les quartiers où elle a lieu, qui ne sont pas des questions nouvelles, mais dont on connaît peu de choses sinon leurs manifestations publiques spontanées (médias, violence au quotidien vécue par la population etc.), et auxquelles il est donc urgent de tenter de répondre par une observation « de l'intérieur » de ces phénomènes, vont susciter l'intérêt de certains ethnologues.

## **2 - cocaïne, seringue et sida**

### *a) l'émergence du sida*

L'actualité du sida en France et le lien établi entre l'épidémie et l'usage de seringues pour injecter l'héroïne a suscité le développement d'une meilleure prise en charge des toxicomanes par les pouvoirs publics et le souci de mener des études dans ce milieu. Au Brésil, il en est un peu de même, sauf que, lorsque le lien entre injection de drogue et sida y est établi, la figure du toxicomane injecteur est encore complètement inconnue de la presse, des pouvoirs publics, des médecins et des chercheurs. On connaît bien entendu le type de l'héroïnomanie tel qu'il est décrit aux Etats-Unis et en Europe, mais pas son équivalent brésilien. Le « junky » n'est encore au Brésil au tournant des années 80 / 90 qu'une lointaine image venant des pays « développés ».

Nous reprendrons ici le fil de la présentation des études épidémiologiques sur l'usage de drogue commencée à la fin du deuxième chapitre et poursuivie au début de ce troisième chapitre. Mais il convient auparavant de faire un détour par les enquêtes quantitatives qui ont été menées spécifiquement sur l'épidémie du sida au Brésil. Car c'est en effet ce type d'enquêtes qui a révélé publiquement l'ampleur de l'épidémie. Celle-ci apparaît tout d'abord dans les grands centres urbains du sud-est, São Paulo et dans une moindre mesure Rio de Janeiro. Elle est apparue pour la première fois dans les classifications de l'Institut Brésilien de Géographie et de Statistique (IBGE) en 87<sup>42</sup>.

Pourtant, la maladie est visible dès 82, année où les deux premiers cas brésiliens sont répertoriés à São Paulo. Ce sont deux hommes ayant des pratiques homosexuelles, et qui

---

<sup>42</sup> IBGE - *Regiões de Influência das Cidades*. Rio de Janeiro : IBGE / MHU, 1987.

par conséquent sont présentés à la presse comme faisant partie du principal « groupe à risques » déjà identifié dans les pays touchés par l'épidémie où les études sont plus développées. Pour la petite histoire, il sera révélé quelques années plus tard que l'une de ces personnes était par ailleurs injecteur de cocaïne, mais ce fait, qui aurait également pu expliquer sa contamination, sera ignoré. En effet, dans les statistiques produites par l'IBGE, au début de la décennie de 80, la « catégorie d'exposition » des personnes atteinte par le sida la plus large est constituée d'homosexuels contaminés par voie sexuelle. Entre 84 et 86, sur les 1652 cas notifiés sur l'ensemble du pays, plus de la moitié sont des hommes homosexuels (876). Les usagers de drogue par voie injectable (UDI) ne représentent que 59 cas, moins nombreux que les personnes contaminées par d'autres types de contact sanguin. Mais ce rapport va profondément évoluer et marquer un tournant à la fin des années 80 et au début des années 90. Si la part des UDI dans le total des cas de sida répertoriés est de 3,4% en 84-86, elle passe à 23% en 90, toujours selon les chiffres de l'IBGE. Les UDI deviennent donc dans l'esprit des démographes un « groupe à risque » qu'il faut prendre en compte. Pourtant, ainsi qu'on l'a dit, contrairement à un pays comme la France où le premier centre d'accueil pour toxicomanes (Marmottan à Paris) existe depuis le tout début des années 70, au Brésil les toxicomanes injecteurs ne sont pas connus. Il s'agit donc de mieux cerner cette population, alors que des programmes dits de « réduction des risques » se sont mis en place ou se mettent en place au début des années 90 dans les pays d'Europe et d'Amérique du Nord, et qu'une meilleure connaissance de cette population est nécessaire pour l'implantation de tels programmes au Brésil. Il convient de préciser que cette connaissance, au Brésil comme dans d'autres pays, est insuffisante pour la mise en place d'actions publiques de ce type, dans la mesure où les réticences de l'opinion publique et des autorités sont très fortes à l'égard de la distribution de matériel injectable propre (ce en quoi consiste principalement la réduction des risques), et qu'une telle pratique est en outre interdite de fait par la loi de 76 (comme par celle de 70 en France) qui peut l'assimiler à de « l'incitation à l'usage de drogue ».

Cette volonté de connaissance des toxicomanes injecteurs va prendre deux directions : l'affinement des enquêtes statistiques et le développement d'observations ethnographiques. La première direction s'avère plus facile à prendre : les cas de sida dont la source est la prise de drogues par injection identifiés par les structures médicales, ainsi que les cas d'usagers de drogue par voie injectables appréhendés par la police, notamment dans l'agglomération de São Paulo, font l'objet d'études de la part des démographes. Ceux-ci révèlent plusieurs phénomènes. Il y aurait une corrélation entre les voies empruntées par le trafic de cocaïne et la concentration géographique d'UDI atteints du sida<sup>43</sup>, notamment concernant les banlieues de grandes villes comme São Paulo. Les personnes touchées font partie des segments pauvres et les moins instruits de la population, cependant, contrairement à ce qui est observé aux Etats-Unis, il n'y aurait pas de corrélation avec l'origine ethnique ou linguistique<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> Mesquita, F., *AIDS na rota da cocaína*, Santos, Anita Garibaldi, 1992.

<sup>44</sup> Grangeiro, A., « o perfil socio-econômico da AIDS no Brasil », in. Parker, R. & al. (orgs.), *A AIDS no Brasil*, Rio de Janeiro, ABIA / UERJ & Relume-Dumará, 1994.

*b) premières images du junky brésilien*

Les observations ethnographiques sont en revanche plus difficiles à mettre en place, ce qu'illustrent bien les données présentées juste avant : les personnes touchées sont pauvres, sans instruction, vivent dans des quartiers dangereux et on peut supposer qu'elles-mêmes ont des activités dangereuses. La première enquête ethnographique est un mémoire visant à l'obtention d'un « Mestrado », équivalent en France à la Maîtrise plus le DEA, réalisé par Osvaldo Fernandez, et soutenu en 93.

En réalité, cette étude ethnographique n'est pas la toute première qui se penche sur les consommateurs de drogues par injection. Le travail pionnier en la matière est celui de Janirza Cavalcante da Rocha Lima, publié sous le titre *Passageiros da Fantasia*<sup>45</sup> (*Passagers de la Fantaisie*) en 90. Mais s'il est pionnier concernant l'injection de drogue, il ne fait aucune référence au contexte de l'épidémie du sida. De plus, le terrain a été réalisé à Recife, dans l'Etat de Pernambouco, loin des centres urbains du sud-est touchés par le trafic de cocaïne et le sida. D'ailleurs il n'y est pas question de cocaïne mais d'Algafan, un médicament détourné de son usage et dont l'effet sur l'organisme s'apparente à celui de certains opiacés (on peut le comparer à la méthadone, employé comme on sait dans les traitements substitution à l'héroïne en Europe et aux Etats-Unis). On pourrait dire que ses thématiques sont plutôt dans le prolongement, bien que le produit et les personnes étudiées sont d'un tout autre monde, des travaux sur l'usage de marijuana. En effet, l'objectif avoué de l'auteur est de montrer : comment se construit une « identité déviante » lors de rapports entre accusés (les consommateurs) et accusateurs (la famille, la police, les institutions médicales) ; que cette identité déviante entraîne une stigmatisation qui renforce l'exclusion ; comment les consommateurs perçoivent cette stigmatisation et s'y ajustent en faisant malgré leur situation des projets de vie qui les en sortiraient. La conclusion met en cause les lois sur les stupéfiants et la stigmatisation qui pèse sur les consommateurs de drogues. Ce qui nous paraît intéressant dans ce travail, c'est que l'auteur, suivant les recommandations de Becker, s'efforce de voir les choses de l'intérieur, du point de vue des consommateurs. En cela, elle poursuit le chemin tracé par les ethnologues de la marijuana, Velho, Simões et MacRae, mais il y a une différence de taille avec ces auteurs : Rocha Lima n'enquête pas au sein de ses propres réseaux de sociabilité mais à l'aide de différentes stratégies se met en contact avec des personnes tout à fait extérieures à son milieu social. Cela dit, le milieu duquel font partie les personnes contactées, vivant dans des quartiers pauvres et tirant leurs ressources d'activités marginales (prostitution, vol, trafic etc.) n'est pas exploré. Les entretiens sont décontextualisés et utilisés essentiellement pour démontrer le processus de stigmatisation vécu par les toxicomanes en question.

Dans son travail, Osvaldo Fernandez<sup>46</sup> s'intéresse aussi à la stigmatisation des toxicomanes

---

<sup>45</sup> Janirza Cavalcante da Rocha Lima, *Passageiros da Fantasia*, Editora Massangana, Recife, 1990.

<sup>46</sup> Osvaldo F. R. L. Fernandez, *A epidemia clandestina : AIDS e usuários de drogas endovenosas em São Paulo*, Mestrado em Ciências Sociais, PUC, São Paulo, 1993.

qu'il rencontre, mais pour montrer les effets néfastes qu'elle produit en terme de développement de l'épidémie du sida. Car c'est précisément cette question du sida articulé à l'usage de drogues injectables qui fait l'objet du mémoire, bien que seules deux des treize personnes contactées soient contaminées. Les personnes contactées ne semblent pas être complètement étrangères aux réseaux de sociabilité de l'auteur mais ce dernier s'abstient d'en dire plus. Ce groupe de treize se partage en deux, entre les personnes « intégrées », gagnant bien leur vie, et les personnes tirant leurs ressources d'activités marginales dans les quartiers mal famés de São Paulo : travestis prostitués et petits trafiquants. Dans chacun des sous-groupes, les personnes se connaissent entre elles. Fernandez ne se contente pas de présenter des résumés des histoires de vie (principalement les événements concernant l'usage de drogues) de ces personnes, de leur stratégies d'approvisionnement et de leur positions face à la question du sida, mais les visite chez eux (pour le sous-groupe « intégré ») ou sur leur lieu d'activité (les travestis et trafiquants) et assiste à des séances d'injection. Sur ce dernier point, si une partie des données produites correspond à ce qu'on connaît déjà au Brésil grâce aux recherches faites à l'étranger sur les risques de transmission du sida liés à l'usage de drogues injectables, une autre partie éclaire des particularités de ce phénomène au Brésil. Les différences observées par rapport à l'étranger tiennent essentiellement au type de drogue injectée. Car aux Etats-Unis et en Europe, l'injection de cocaïne n'est pas courante, les produits les plus employés de cette manière sont des opiacés, morphine, héroïne et produits de substitution. Or ces produits sont reconnus pour avoir sur l'organisme un effet long de plusieurs heures alors que l'effet de la cocaïne, spécialement lorsqu'elle est injectée, retombe au bout de quelques minutes seulement, entraînant chez les personnes dépendantes (la dépendance à la cocaïne étant selon les spécialistes plutôt psychique alors qu'elle est davantage physique pour les opiacés) des prises beaucoup plus fréquentes, ce qui très logiquement multiplie d'autant les risques d'infection. En terme de prévention, cette situation particulière demanderait que le matériel d'injection soit disponible en plus grande quantité que dans des pays plutôt touchés par l'héroïne. Toujours en terme de spécificité brésilienne et de prévention, l'auteur remarque que des personnes bien informées en général (par exemple un avocat lisant quotidiennement les journaux), sans doute parce que les médias brésiliens manquent cruellement d'informations sérieuses sur la possibilité de réduire les risques de l'injection, croient qu'il suffit de laver les seringues à l'eau pour se prémunir du VIH. En lien avec ce qui vient d'être dit, les interviewés font preuve de beaucoup de circonspection à l'égard de ce que disent les médias et les autorités publiques sur ces questions. Et se méfient des pharmaciens chez lesquels ils pourraient s'approvisionner en seringues neuves, mais en prenant le risque d'être dénoncés. Les conclusions auxquelles en arrive Fernandez sont, outre qu'il faudrait mettre en place une politique de réduction des risques comme il y en a dans les pays occidentaux, que cette politique devrait être adaptée à la spécificité du phénomène de la toxicomanie au Brésil et aux particularités de la culture brésilienne. Reprenant en partie l'une des théories de Grund (d'après le terrain que ce dernier a réalisé aux Pays-Bas, les héroïnomanes injecteurs adoptent de nouvelles pratiques en priorité lorsque ces dernières sont données en exemple par d'autres toxicomanes) et l'articulant à la situation brésilienne, il considère notamment qu'il faudrait absolument impliquer des toxicomanes injecteurs dans des actions de prévention, étant donnée la méfiance de ces personnes à l'égard des institutions dont nous avons déjà parlé, afin que les informations sanitaires soient bien transmises et observées.

Ce travail, réalisé en partenariat avec l'IMESC et financé par le Conseil National de la Recherche (CNPq), bien qu'il n'ait jusqu'aujourd'hui pas été publié, a fait parler de lui. D'abord dans la presse. Après sa soutenance, Fernandez donne une interview dans un dossier présentant son mémoire sur une pleine page du journal *Folha de São Paulo* (souvent comparé au journal *Le Monde* en France), où il défend l'idée de la possibilité de responsabiliser les usagers de drogue en cessant de les pourchasser, et où il essuie également les critiques féroces d'un médecin dirigeant une « communauté thérapeutique » (lieu de sevrage pour alcooliques et toxicomanes) qui trouve cette thèse « peu responsable », les personnes dépendantes étant « suicidaires, à la recherche de la punition et de la mort »<sup>47</sup>.

En plus d'avoir publié à plusieurs reprises dans des quotidiens (*Estado de São Paulo*, *Diário Catarinense*), il a par la suite, au cours des années 90, été cité à de nombreuses reprises dans les publications scientifiques sur l'usage de cocaïne injectée et la transmission du sida. Ces ouvrages individuels ou collectifs (auxquels Fernandez lui-même a participé à plusieurs reprises) ont été principalement le fait de médecins psychiatres, de médecins épidémiologistes et de psychologues<sup>48</sup>. Ils citent Fernandez en saluant le caractère pionnier de son enquête et aussi pour déplorer la rareté de l'ethnographie sur ce sujet au Brésil. Edward MacRae, l'un des rares ethnologues à participer à ces ouvrages, propose des synthèses d'études menées aux Etats-Unis et en Europe et qui articulent des approches quantitative, qualitative et ethnographique sur l'usage de drogue, et lance des appels à l'investissement des chercheurs en sciences sociales dans ce domaine.

Disons un mot sur les publications que nous venons d'évoquer. Il s'agit principalement d'ouvrages collectifs sous la direction de médecins et de psychologues, qui souvent traduisent l'expérience d'un centre d'accueil pour toxicomanes dont la mise en place commence au début des années 90. Les approches sont souvent d'ordre psychanalytique, clairement influencées par l'école française représentée le plus fidèlement et brillamment par Claude Olivenstein, qui est d'ailleurs l'auteur de plusieurs des préfaces des ouvrages brésiliens en question. Les productions sont plutôt théoriques et conceptuelles, s'intéressent peu ou pas du tout aux aspects empiriques de l'usage de drogues.

Mais un certain nombre de ces textes sont rédigés par des médecins plutôt intéressés par l'épidémiologie et les pratiques à risques liées à la transmission du VIH. Ces derniers sont ceux qui le plus souvent citent le travail de Fernandez et se montrent impatients de voir apparaître de nouvelles études du même type, affirmant dans leurs introductions le rôle primordial qui doit être joué par l'ethnologie dans l'observation du phénomène social et culturel de la drogue et sa prise en charge sociale et sanitaire. On verra dans la deuxième partie de ce travail, que si ce rôle n'a peut-être pas été pleinement joué au niveau des

---

<sup>47</sup> *Folha de São Paulo*, 25/7/93.

<sup>48</sup> On peut citer : *Dependência. Compreensão e assistência às toxicomanias (uma experiência do PROAD)*, Silveira Filho, D.X. & Gurgulho, M. (orgs.), Casa do Psicólogo, São Paulo, 1996

productions universitaires et des publications, une certaine « pratique ethnographique » a été centrale dans l'implantation des structures d'accueil pour toxicomanes et dans la mise en place des programmes de réduction des risques qui verront le jour au cours des années 90.

### 3 - drogues et favelas

#### a) criminalité et sciences sociales

L'autre problème de type « social » plutôt que médical articulé le plus souvent à la question des drogues dans la presse écrite brésilienne en 98, selon le travail du CEBRID, est la « violence ». On verra donc dans ce chapitre des approches ethnologiques sur la question « drogues et violences ». Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de faire un détour par le développement au Brésil des recherches en sciences sociales sur la question de la criminalité et de la violence pour appréhender la manière dont elles se configurent.

D'après Sérgio Adorno<sup>49</sup>, jusqu'en 93 (année de publication de l'article), on peut classer les études dans le champ des sciences sociales sur la criminalité et les violences urbaines<sup>50</sup> au Brésil en quatre catégories : celles qui observent les évolutions et les déplacements de la criminalité ; celles qui « décrivent et problématisent le sens commun concernant le profil social des auteurs de délits graves » ; celles qui tentent d'appréhender l'organisation du crime à partir de la perspective du délinquant ; et enfin celles qui analysent les politiques publiques dans le domaine pénal. Ces travaux ont commencé à voir le jour au début des années 70, sans doute, explique Adorno, en réaction au régime politique autoritaire, « responsable de l'exacerbation des conflits dans différentes sphères de la vie sociale ».

---

*Drogas, Aids e Sociedade*, Macedo Rodrigues, L.G. & Quaglia, G. (orgs.), Ministério da Saúde, Brasília, 1995.

*Drogas e Aids. Estratégias de redução de danos*, Mesquita, F. & Inácio Bastos, F. (orgs.), Hucitec, São Paulo, 1994.

Inácio Bastos, Francisco, *Ruína & Reconstrução. Aids e drogas injetáveis na cena contemporânea*, Relume-Dumará : ABIA : IMS/UERJ, Rio de Janeiro, 1996.

*Troca de Seringas : Drogas e Aids. Ciência, Debate e Saúde Pública*, Ministério da Saúde, Brasília, 1998.

<sup>49</sup> Adorno, S., « A criminalidade urbana violenta no Brasil : um recorte temático », in. *Boletim Informativo e Bibliográfico de Ciências Sociais (BIB)*, n°35, ANPOCS, Rio de Janeiro, 1993.

<sup>50</sup> Par « criminalité urbaine violente », Adorno entend : « les crimes contre le patrimoine (vols et pillages) ; contre la vie (homicides dolosifs) ; contre la santé publique (trafic et usage de drogues) ; contre les moeurs (viols), en plus des contraventions pénales (port illégal d'armes). Sont inclus dans cette catégorie aussi bien les tentatives que les actes aboutis.

Nous retiendrons ici essentiellement ce que disent ces travaux du trafic et de l'usage de drogues. Concernant la première catégorie des études<sup>51</sup>, elles montrent toutes, en se fondant sur des statistiques policières, que dans les trois grands centres urbains que sont São Paulo, Rio et Belo Horizonte, la criminalité a augmenté dans les années 80, notamment les infractions liées au trafic de drogues. La deuxième catégorie<sup>52</sup> cherche à tracer un « profil social » des personnes interpellées : elles font en majeure partie de ce que l'auteur appelle les « travailleurs pauvres », autrement dit si ces personnes sont pauvres, elles ont tout de même un travail la plupart du temps, et ont en général un niveau d'instruction qui, s'il reste faible, n'est pas des plus bas qu'on puisse trouver au Brésil. Les raisons ayant amenées à l'interpellation sont le plus souvent le vol, les activités liées aux drogues apparaissent comme étant très marginales. Sur la quatrième catégorie d'études, celles sur l'organisation sociale de la délinquance, et qui nous intéressent du point de vue de notre travail car elles semblent être les plus susceptibles d'exiger une pratique ethnographique, Adorno reconnaît que (en tout cas jusqu'en 93) « qu'aucune tradition d'études sur les particularités de l'organisation délinquante ne s'est consolidée ». La seule auteur s'étant penchée sur le sujet est Alba Zaluar<sup>53</sup> qui met côte à côte les notions de « travailleur » et de « délinquant » en explorant les représentations que s'en font les individus selon qu'ils vivent ou pas dans les favelas, et participent ou pas à des activités délinquantes, pour montrer qu'en fonction des situations elles peuvent s'opposer radicalement ou se rapprocher sensiblement. Comme on le verra juste après, ces travaux, qui n'évoquent que très latéralement la question des drogues, ont cependant motivé d'ultérieures et particulièrement intéressantes descriptions de la place des drogues dans les favelas. Enfin la quatrième et dernière catégorie<sup>54</sup> de ces études (catégorie où ces dernières sont en plus grand nombre), celles sur les politiques publiques en matière pénale, abordent la triple question des pratiques policières, judiciaires et carcérales : sur ces trois thèmes, les auteurs sont unanimes pour souligner la désorganisation, l'inefficacité voire la mauvaise foi des pouvoirs publics dans l'application rationnelle des lois, ce qui concourt à aggraver la violence et la criminalité au Brésil. Adorno en conclue qu'il y a urgence à réformer ces services publics.

Un des auteurs ayant, justement, participé au développement des recherches sur le système pénal, Luiz A. Machado da Silva, dans un article récent traduit pour les *Annales de la Recherche<sup>55</sup> Urbaine* fait le constat suivant : le fonctionnement des pouvoirs de répression

---

<sup>51</sup> Sérgio Adorno, « O sistema de administração da justiça criminal », relatório de pesquisa, convênio Secretaria de Ciência e Tecnologia de São Paulo / NEV-USP, mimeo., 1991 ; Tereza P. do R. Caldeira, « Ter medo em São Paulo », in. V. C. Brant (org.), *São Paulo. Trabalhar e viver*, Brasiliense / Comissão de Justiça e Paz, São Paulo, 1989 ; « Crimes e criminosos em Belo Horizonte, 1932-1978 » in. P. S. Pinheiro (org.), *Crime, violência e poder*, Brasiliense, São Paulo, 1983.

<sup>52</sup> Sérgio Abreu e Eliana Bordini, « Estimativa da reincidência criminal : variações segundo estratos ocupacionais e categorias criminais », *Temas IMESC*, Soc. Dir Saúde, São Paulo, 1985 ; Vinicius C. Brant, *O trabalhador preso no Estado de São Paulo*, CEBRAP, São Paulo, 1986.

<sup>53</sup> Alba Zaluar, *A máquina e a revolta*, Brasiliense, São Paulo, 1985.

<sup>54</sup> Roberto K. de Lima, « Cultura jurídica e práticas policiais : a tradição inquisitorial », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, n°10, ANPOCS, São Paulo, 1989.

sont bien connus et bien critiqués au Brésil, mais on ne connaît rien ou presque de l'organisation de la délinquance, constat on l'a vu partagé par Adorno. Lima met pourtant un bémol, en citant l'ouvrage de Paulo Lins, *Cidade de Deus*, comme le « seul ouvrage montrant de l'intérieur le monde de la délinquance et des favelas au Brésil ».

b) « *Cidade de Deus* »

Le livre de Paulo Lins est en fait un roman, publié en 97<sup>56</sup>. Mais on peut à plus d'un titre le considérer comme une production ethnographique. D'abord parce que Lins a été l'assistant de recherche de Zaluar lorsque celle-ci a écrit *A máquina e a revolta*. Même davantage qu'un assistant, puisque dans la petite note introductive de Zaluar au roman de Lins, cette dernière avoue que son ancien collaborateur a effectué la totalité des entretiens et des observations, toutes choses impossibles à faire pour une personne extérieure à la favela et de surcroît une femme. Car en effet, Lins, né en 58, a grandi dans ce bidonville apparu soudainement en 1966 à cause du déplacement de la population d'une favela inondée par des pluies tropicales torrentielles telles qu'il y en a fréquemment à Rio. Lins fait partie du petit nombre de jeunes Brésiliens ayant passé leur enfance et leur adolescence dans une favela et qui ont pu s'en sortir, brillamment dans le cas de l'auteur de *Cidade de Deus*. Il a fait des études de lettres dans la meilleure université de la ville à l'époque, l'UFRJ, et publié un livre de poèmes en 86. Remarqué par Zaluar, anthropologue alors déjà reconnue, il participe de plusieurs recherches dans la favela où il a passé sa jeunesse. Puis il entreprend des études d'anthropologie et se met à enseigner à l'université. Pourtant il se consacre essentiellement à son œuvre littéraire, et publie donc en 97 *Cidade de Deus*. La question de la pertinence de parler de ce roman saute aux yeux dès la lecture des premières pages : dans la vie de la favela, la drogue est toujours là, comme possibilité de convivialité ou de fuite, ou encore comme ressource possible, et qui tend les bras aux jeunes et aux moins jeunes sans perspectives d'avenir. Mais la question de *comment* en parler ici est plus délicate : pas de théorie ni de méthodologie qu'on pourrait résumer en quelques lignes. Ce sont des histoires, de personnages, de familles et d'événements, présentés comme fictifs mais en fait réels (en témoignent les quelques parallèles qu'établit Zaluar entre des faits de l'actualité racontés de façon romanesque mais que l'anthropologue a suivis dans la presse ou au cours de ces travaux), et bien connus de l'auteur. L'histoire, ou plutôt les histoires, celles des personnages aux destinées diverses, se passent dans la favela, sauf pour certaines des scènes du « travail » - transports de cocaïne ou braquages mortels. La drogue est omniprésente, comme on l'a dit. A toute heure du jour ou de la nuit, les hommes, jeunes le plus souvent, se retrouvent pour fumer un joint. Mais dans des zones encore boisées ou des terrains vagues, pas au beau milieu des rues, car même dans la favela, bien que non seulement la marijuana mais aussi la cocaïne circulent par kilos au su de tous, c'est mal vu, surtout par les nouveaux et nombreux adeptes des cultes protestants. La marijuana est aussi objet d'échange ponctuel ou de trafic à plus long terme, à l'intérieur ou hors du quartier.

---

<sup>55</sup> Luiz A. Machado da Silva, « Criminalité violente et ordre public », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°83-84, septembre 1999.

<sup>56</sup> Lins, P., *Cidade de Deus*, companhia das Letras, São Paulo, 1997.

La mort rôde en permanence : affrontements entre délinquants et policiers ou entre délinquants rivaux, ces catégories étant néanmoins troubles dans la mesure où les policiers se comportent comme (ou sont parfois réellement) la bande rivale. Mais mis à part pour certains individus extrêmement violents, d'ailleurs pour cette raison condamnés par tous, même par ceux qui sont amenés, de temps à autres et par la force des choses, à commettre un meurtre, la violence ne va pas de soi. C'est ainsi que la prise de cocaïne peut donner du courage à ceux qui en ont moins, lorsqu'il s'agit de faire une razzia dans un motel sans laisser aucune chance au personnel ni aux clients de prévenir la police, ou de laver son honneur en vengeant un proche les armes à la main. La cocaïne sert également à assurer la convivialité entre amis ou membres d'un même groupe de brigands : on peut ainsi faire la fête plusieurs jours de suite sans ressentir la fatigue, et frimer outrageusement devant les filles. La cocaïne représente aussi, et peut-être surtout, le gros des ressources des jeunes désœuvrés de la favela. On pourrait en dire beaucoup plus sur ce roman, mais sans doute la meilleure chose à faire serait de le traduire et de le proposer à la lecture.

### c) le trafic vu dedans

Un an après la publication de *Cidade de Deus*, un jeune ethnologue carioca publie son mémoire de Mestrado, dont le terrain s'est déroulé entre 95 et 96. Antônio Rafael, avec *Um abraço para todos os amigos*<sup>57</sup>, signe un livre qui propose une perspective novatrice sur le trafic à Rio. Le sous-titre en dit davantage sur le thème traité que le titre : *algumas considerações sobre o tráfico de drogas no Rio de Janeiro* (« quelques considérations sur le trafic de drogues à Rio de Janeiro »). Mais le titre en dit long sur la méthode. On peut le traduire, difficilement car l'*abraço* (salutation qui consiste à prendre la personne qu'on salue dans les bras mais qu'on emploie aussi comme formule à distance, dans un courrier ou au téléphone par exemple) n'existe pas en France, par : « salut à tous les amis », ces derniers étant ceux qui par leur participation au trafic l'ont raconté et présenté à Rafael, qui précise en les remerciant qu'au moment de la publication, l'un d'eux est définitivement parti, emporté par la violence. On voit l'importance que donne l'auteur à son expérience de terrain. José Carlos Rodrigues, qui préface le livre, ne s'y trompe pas, en expliquant que la violence qui règne autour du trafic de drogues au Brésil rend le travail de l'ethnologue « presque impossible », et que Rafael rapporte donc des informations infiniment précieuses et rares.

L'ouvrage est, de l'aveu de l'auteur, surtout centré sur la retranscription du travail de terrain. Celui-ci, comme le texte, part du « bitume » des quartiers respectables de la Zona Sul de Rio, lieu du commerce de détails de la cocaïne et de la marijuana, puis se déplace vers la favela dans le même mouvement que celui de « l'avião » (« l'avion »), usager revendeur ou petit vendeur entraîné aux va-et-vient entre le bord de mer et la colline. Là, il s'attarde sur l'organisation interne de la distribution de cocaïne : arrivée en gros de la marchandise, surveillance, conditionnement, transport, distribution ; mais aussi histoire de

---

<sup>57</sup> Rafael, Antônio, *Um abraço para todos os amigos. Algumas considerações sobre o tráfico de drogas no Rio de Janeiro*, Editora da Universidade Federal Fluminense, Niteroi, 1998.

constitution d'un « movimento » (« mouvement ») : un lieu, une équipe, des alliances et un marché ; et encore hiérarchie et organigramme d'un groupe. Tous ces faits et ces choses ont des noms locaux que révèlent les voix sans filtre des participants. Enfin, l'observateur s'intéresse à la prison, et aux liens divers qui la relie à la favela. Les références et les réflexions théoriques, presque toujours reportées dans des notes en fin de chapitre, n'encombrent jamais le récit ethnographique, ainsi que le revendique Rafael lui-même. Mais si la théorie est en l'occurrence, par la profusion et la nouveauté des données, considérée comme secondaire, la pratique du terrain, les conditions mêmes de sa possibilité dans ces cas extrêmes de danger vécu et de méfiance subie, autrement dit l'obtention laborieuse ou comme par miracle de la confiance des interlocuteurs, au point que l'ethnologue est amené parfois, presque par obligation, « à partager le risque de leurs actes », cette pratique est longuement détaillée et réfléchi dans l'introduction et au long du texte.

#### **4 - tendances récentes de la recherche**

##### *a) le crack, cocaïne des plus pauvres*

Plus récemment (toute fin des années 90 / début des années 2000), la consommation de crack par des personnes en général très exclues, enfants des rues et prostituées exerçant dans des quartiers louches notamment, a été commentée par plusieurs médias. Selon des recherches pas encore publiées<sup>58</sup>, le crack serait apparu au Brésil à São Paulo, essentiellement pour deux raisons. La première serait l'intérêt pour les trafiquants de profiter des chutes impures de la cocaïne sous forme de « pasta base » lors de sa transformation en poudre. La deuxième tiendrait à des raisons de conservation du produit : les dealers de rue de cocaïne en poudre de São Paulo, exposés à l'humidité et aux pluies fréquentes de la région, voyaient fréquemment leur provisions prendre l'eau, ce qui la rendait inutilisable en l'état. Il restait alors comme alternative de la retransformer en « base » en la chauffant mélangée à du bicarbonate de soude. La solution obtenue, en se solidifiant, devenait ainsi résistant aux intempéries. Bien que les premières apparitions du crack datent du début des années 90, le problème n'est devenu publiquement significatif que très récemment. Ainsi, malgré l'existence de plusieurs travaux en cours, nous n'avons trouvé pour l'heure aucune publication.

Des travaux ont été menés par ou autour de Rubens Adorno, sociologue et ethnologue, professeur et chercheur à l'École de Santé Publique de l'Université de São Paulo. Celui-ci mène actuellement des travaux sur les rapports des enfants des rues de São Paulo avec le crack, dans un quartier du centre-ville habituellement surnommé « crackolândia ». Adorno s'intéresse par exemple aux moyens mis en œuvre pour obtenir les ressources nécessaires à l'obtention de la drogue, dont une prise (un « cailloux ») coûte en général moins d'un

---

<sup>58</sup> Discussions à l'occasion des X<sup>o</sup> Rencontres de sciences sociales du Nord et Nordeste, à Salvador en août 2001.

dollar. Il observe que la mendicité et la revente ou l'échange de petits larcins ou de denrées distribuées par des institutions caritatives ou des services sociaux constituent l'essentiel des ressources de ces enfants dont certains débute leur consommation avant l'âge de dix ans.

L'une des élèves d'Adorno, Selma Lima da Silva<sup>59</sup>, a rédigé sous sa direction en 2000 un mémoire sur l'usage du crack par les prostituées du même quartier, en montrant que malgré un mode de vie chaotique et une identité doublement stigmatisée, s'élabore parmi ces femmes un apprentissage de leur consommation et des stratégies partagées visant à en réduire les effets nocifs et les conséquences sanitaires.

#### *b) usages traditionnels de drogue en ville : le cas du Santo Daime*

Une dernière tendance des recherches sur l'usage de drogue se dessine au début des années 2000. Parallèlement aux recherches de MacRae sur le culte du Santo Daime en Amazonie<sup>60</sup> commencées dans les années 90, une jeune ethnologue de São Paulo, Bia Labate, étudie des rituels mystiques, intégrant un usage de plante aux effets psychoactifs, nés parmi les populations amazoniennes et transportés en ville voilà quelques années. Le centre étudié, situé à la périphérie de São Paulo, propose des séjours « thérapeutiques » apparemment surtout recherchés par des personnes plutôt aisées et ayant une activité intellectuelle, et accueille de jeunes délinquants, souvent toxicomanes, pour des séjours plus longs. Dans les deux cas, sont organisés des rituels ancestraux de « travail sur soi » qu'accompagne un breuvage préparé à partir de plusieurs végétaux venus des contrées d'amazoniennes. Ces substances sont à l'origine interdites par la loi, mais cette dernière a prévu récemment des aménagements dont bénéficie en particulier ce centre, qui a la possibilité de faire venir légalement les produits dont il a besoin. Une des motivations du travail de Bia Labate est de montrer qu'une drogue, même puissante, utilisée au sein d'un rituel qui vise à en minimiser les risques, permet d'atteindre des états d'altération de la conscience susceptibles, pour certaines personnes, d'accéder à une meilleure « connaissance de soi ». Il serait bon, selon l'auteur, que les pouvoirs publics prennent cela en compte, afin d'établir une législation sur la drogue qui ferait une différence entre les usages, selon qu'ils pourraient être caractérisés de dangereux ou pas. Ce travail sera publié dans les prochains mois. Deux étudiants en ethnologie du Museu Nacional de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, travaillent en ce moment sur ces « usages traditionnels en ville » pour l'obtention de leur doctorat.

---

<sup>59</sup> Selma Lima da Silva, *As mulheres da Luz e o uso de crack. Uma etnografia dos usos e preservação*, mémoire de Mestrado présenté à l'ESP de la USP, 2000.

<sup>60</sup> Edward MacRae, *Guiado pela Lua : xamanismo et o uso da ayhuasca no culto do Santo Daime*, Editora Brasiliense, São Paulo, 1992.

**Conclusion – une légitimation sociale de l’ethnologie de la  
drogue au Brésil ?**

*a) à la recherche d'un équilibre du rapport observateur - objet*

Peut-on voir dans ces trois moments de productions textuelles de type ethnologique sur la drogue, qui s'articulent à différentes modulations de l'émergence de ce thème comme problème public dans la société brésilienne, plusieurs phases de la constitution d'un champ thématique spécifique de l'ethnologie brésilienne qui serait en train de se constituer formellement comme tel ?

Concernant la première question, il faut reconnaître que les textes que nous avons exposés présentant les caractéristiques d'une recherche ethnologique, entendons par là de la théorie, de la méthode et un terrain ethnographique qui s'y articule, si on les prend ensemble, forment un maigre corpus, mais les travaux en cours au début des années 2000 laissent présager un développement significatif des recherches sur la drogue au Brésil. De plus, le cheminement de l'approche socioculturelle du phénomène de la drogue, que nous avons tenté de retracer en trois étapes, nous semble donner à voir une certaine « maturation » de cette observation ethnologique.

Il serait sans doute pertinent d'appréhender les modulations de cette observation en se penchant sur deux questions fondamentales dans une perspective diachronique : celle du rapport de distance ou de proximité que les observateurs entretiennent avec l'objet observé, et celle, qui découle de la première, des positions respectives des auteurs, lors des différentes phases des débats publics, par rapport à l'idéologie dominante sur la question. Une discussion théorique approfondie s'imposerait. Contentons-nous ici de quelques remarques.

Les premières descriptions de type ethnographique de l'usage de drogue au Brésil sont le fait de notables de la société brésilienne d'alors, qui considèrent les personnes qu'ils observent comme appartenant à une altérité raciale et culturelle radicale par rapport aux groupes auxquels appartiennent ces observateurs. L'ethnographie s'impose pour ces derniers comme un moyen de produire des connaissances qui de différentes façons doivent servir, au pire (du point de vue des observateurs) à les cantonner dans leur altérité tout en niant sa légitimité, sans que leurs habitudes culturelles puissent se diffuser parmi d'autres groupes de la population, au mieux à faire disparaître par un traitement social vigoureux les traits qui semblent marquer le plus fortement cette altérité, voire faire disparaître cette dernière.

Les apports théoriques et les descriptions produites par les ethnologues des années 80 prennent souvent la forme d'essais critiques qui ambitionnent, en mobilisant des concepts de l'anthropologie, de revendiquer la légitimité de pratiques quotidiennes qui sont le fait de groupes auxquels les observateurs eux-mêmes s'identifient, en faisant de ce qui est officiellement considéré comme un comportement déviant, un comportement relevant d'une altérité culturelle à laquelle ils s'identifient, et ayant légitimité à exister dans l'espace culturel global de la société brésilienne.

Les recherches produites au cours des années 90 sont le fait d'observateurs qui ne

s'identifient ni à l'idéologie dominante qui criminalise les sujets observés en niant leur altérité culturelle pour en faire des déviants, ni aux sujets observés eux-mêmes, considéré dans leur altérité culturelle par rapport à la société dans son ensemble et à laquelle ces observateurs appartiennent. D'une certaine manière, on peut dire que les rapports qu'entretiennent ces observateurs avec le pouvoir d'une part, et avec leur sujet d'étude d'autre part, trouve un équilibre plus subtil et plus propice à une observation moins chargée d'idéologie.

*b) vers une reconnaissance officielle des ethnologues de la drogue brésiliens*

En forme d'épilogue, on citera la publication d'un dernier ouvrage, qui marque la reconnaissance officielle, de la part des autorités gouvernementales de l'Etat de São Paulo, de la participation des ethnologues aux débats publics sur la drogue et à la détermination de la politique publique en la matière. En effet, en 1997, le CONEN de São Paulo, organisme chargé de conseiller le gouvernement en matière de politique des stupéfiants, organise un colloque international dont les actes seront publiés sous un titre au ton à la fois provocateur et ambigu : « Drogues : hégémonie du cynisme »<sup>61</sup>. Le cynisme dont il est question, explicité dans la préface signée par le directeur du CONEN en personne, est celui des trafiquants qui s'enrichissent mais aussi celui des Etats et de leurs représentants, qui en tirent soit des bénéfices politiques, en s'en servant comme argument électoral, soit des bénéfices financiers, au travers de la corruption qui sévit, notamment dans les pays producteurs ou dans ceux par lesquels la drogue transite. De nombreux chercheurs étrangers et brésiliens participent au colloque et publient leur collaboration, dont Gilberto Velho et Edward MacRae, qui y reproduisent des textes écrits dans les années 80, mais au ton moins contestataire, et assortis du constat de « l'ouverture de la discussion sur des aspects fondamentaux de la politique actuelle sur les stupéfiants, qui va jusqu'à laisser envisager la possibilité d'une révision de la criminalisation de l'usage et du trafic de certaines substances. »<sup>62</sup>

---

<sup>61</sup> Maurides de Melo Ribeiro & Sérgio Dário Seibel (coordonadores), *Drogas : hegemonia do cinismo*, Fundação Memorial da América Latina, São Paulo, 1997.

<sup>62</sup> Edward MacRae, « a excessiva simplificação da questão das drogas nas abordagens legislativas », *Drogas : hegemonia do cinismo*, Fundação Memorial da América Latina, São Paulo, 1997, p.327.

## **Bibliographie**

## Corpus des textes brésiliens présentés

Adiala, Julio Cesar, *A Criminalização dos Entorpecentes*, in. Séminario « Crime e Castigo », Fundação Rui Barbosa, Rio de Janeiro, 1986.

Adiala, Julio Cesar, *O Problema da Maconha na Brasil – Ensaio sobre Racismo e Drogas*, Insituto Universitario de Pesquisas do Rio de Janeiro, série Estudos n° 52, 1986.

Cavalcanti, Bruno Cesar, *Danças e Bandeiras : o maconhismo recente*, comunicação apresentada a XVI Reunião da Associação Brasileira de Antropologia, UNICAMP, Campinas, 1988.

Cavalcanti, Bruno César, *Danças e Bandeiras (um estudo do maconhismo popular no nordeste do Brasil)*, Tese de Mestrado, UFPe, Recife, 1998.

*Conversações abolicionistas. Uma crítica do sistema penal e da sociedade punitiva*, Edson Paseti & Roberto B. Dias da Silva, coédition de l’Instituto Brasileiro de Ciências Criminais et du Programa de Estudos Pós-Graduação em Ciências Sociais, São Paulo, 1997.

« Crack Use in São Paulo », Nappo, S.A., Galduróz, J.C.F., Noto, A.R., *Substance Use & Misuse*, 31 (5), 1996.

*Debate : descriminalização da Maconha* : document diffusé informellement récupéré auprès d’un des participants.

*Diamba Sarabamba (coletânea de textos brasileiros sobre a maconha)*, Henman, Anthony & Pessoa Junior, Osvaldo (orgs.), Editora Ground, São Paulo, 1986.

*Drogas e Cidadania. Repressão ou Redução de Riscos*, Zaluar Alba (org.), editora brasiliense, São Paulo, 1994.

*Drogas : Hegemonia do Cinismo*, Melo Ribeiro, Maurides & Dario Seibel, Sérgio (orgs.), Fundação Memorial da América Latina, São Paulo, 1997.

*Drogas : Qualidade de Vida e Cidadania*, Gouveia, Patricia & Theml, Neyde & Cristiane, Flavia (orgs.), Gestão Comunitaria : Instituto de Investigação e Ação Social, Rio de Janeiro, 1999.

*Drogas, uma visão contemporânea*, Imen, Clara Lucia & Ascelrad, Gilberta (orgs.), Imago Editora, Rio de Janeiro, 1993.

Velho, Gilberto, « Dimensão cultural e política do mundo das drogas »  
Zaluar, Alba, « Drogas, contexto cultural e cidadania »

Fernandez, Osvaldo F.R.L., *A epidemia clandestina : Aids e usuários de drogas endovenosas em São Paulo*, Tese de Mestrado, PUC, São Paulo, 1993.

Freyre Gilberto, *Nordeste*, José Olímpio Editora, Rio de Janeiro, 1937.

Henman, Anthony Richard, *Matando o Bode : desvio e consenso no uso de drogas*, trabalho apresentado a XIII Reunião Brasileira de Antropologia – USP, abril de 1982.

Janirza Cavalcante da Rocha Lima, *Passageiros da fantasia*, Fundação Joaquim Nabuco – Editora Massangana, Recife, 1989.

*Levantamento (IV) sobre o Uso de Drogas entre Crianças e Adolescentes em Situação de Rua de Seis Capitais Brasileiras*, Noto, Ana Regina, Nappo, Solange, Galduróz, José Carlos F., Mattei, Rita, Carlini, E. A., CEBRID, São Paulo, 1998.

*Levantamento (I) Domiciliar Nacional Sobre o Uso de Drogas Psicotrópicas*, Ana Regina, Nappo, Solange, Galduróz, José Carlos F., Carlini, E. A., CEBRID, São Paulo, 2000.

Lima da Silva, Selma, *As mulheres da Luz e o uso de crack. Uma etnografia dos usos e preservação*, Tese de Mestrado, Faculdade de Saúde Pública da USP, São Paulo, 2000.

Lins, Paulo, *Cidade de Deus*, companhia das Letras, São Paulo, 1997.

*Maconha. Coletânea de trabalhos brasileiros*, Serviço Nacional de Educação Sanitária, Ministério da Saúde, Rio de Janeiro, 1958.

*Maconha em Debate* (ouvrage collectif), Editora Brasiliense, São Paulo, 1985.

Mac Rae, Edward, *A Antropologia e as Drogas : o caso da maconha*, palestra dada no IMESC, São Paulo, 1986.

Mac Rae, Edward & Assis Simões, Julio, *Rodas de Fumo. O uso da maconha entre camadas médias urbanas*, Editora da Universidade Federal da Bahia, Salvador, 2000.

*Psicotrópicos, saúde e a imprensa brasileira : uma análise de artigos sobre psicotrópicos publicados nos principais jornais e revistas do país*, CEBRID, São Paulo, 2001.

Rafael, Antônio, *Um abraço para todos os amigos. Algumas considerações sobre o tráfico de drogas no Rio de Janeiro*, Editora da Universidade Federal Fluminense, Niteroi, 1998.

Rocha Lima, Marcos Eduardo, *Hé'Mongatú. Uma fenomenologia dos efeitos da cannabis no ser humano*, tese de Mestrado, UFSC, 1996.

Salinas Fortes, Luiz Roberto, *Retrato calado*, Marco Zero, São Paulo, 1988.

Velho, Gilberto, « Duas Categorias de Acusação na Cultura Brasileira Contemporânea », in. *Sociedade e doença mental*, Editora Campus, Rio de Janeiro, 1978.

Velho, Gilberto, *Nobres e Anjos. Um estudo de toxicos e hierarquia*, Editora Fundação Getulio Vargas, Rio de Janeiro, 1998.

Zaluar Alba, *A máquina e a revolta*, Brasiliense, São Paulo, 1985.

### **Autres textes brésiliens sur la drogue**

Almeida Filho, N. & al. : « Is there an Epidemic of Drug Abuse in Brazil ? A Review of the Epidemiologic Evidence (1977-1988) », *Int. J. Addiction*, 1991.

Bontempo, Márcio, *Estudos atuais sobre os efeitos da cannabis sativa (maconha)*, Global editora e distribuidora, Rio de Janeiro, 1980.

Bucher Richard, *Drogas e sociedade nos tempos da AIDS*, Editora Universidade de Brasília, Brasília, 1996.

Bucher Richard, *Drogas e drogadição no Brasil*, editora Artes Médicas Sul LTDA, Porto Alegre, 1992

Carneiro, Henrique, *Filtros, Mezinhas e Triacas. As drogas no mundo moderno*, Xamã VM Editora e Gráfica Ltda, São Paulo, 1994.

Cerqueira Silva, Marcos Manso, « O trabalho de campo : mapeamento, estratégias e limites », fait au CETAD, Salvador.

Dau, Bastos, *O Fino da Erva. A cannabis como ela é*, Editora Garamond, Rio de Janeiro, 1999.

*Dependência. Compreensão e assistência às toxicomanias (uma experiência do PROAD)*, Silveira Filho, D.X. & Gurgulho, M. (orgs.), Casa do Psicólogo, São Paulo, 1996.

*Drogas, Aids e Sociedade*, Macedo Rodrigues, L.G. & Quaglia, G. (orgs.), Ministério da Saúde, Brasília, 1995.

*Drogas e Aids. Estratégias de redução de danos*, Mesquita, F. & Inácio Bastos, F. (orgs.), Hucitec, São Paulo, 1994.

*Drogas e Cidadania. Repressão ou Redução de Riscos*, Zaluar Alba (org.), editora brasiliense, São Paulo, 1994.

*Drogas é legal ?Um debate autorizado*, Inácio Bastos, Francisco e Gonçalves, Odair Dias (orgs), Imago Editora Ltda, Rio de Janeiro, 1993.

*Em Tempos de Aids*, Paiva, Vera (org.), Summus Editorial, São Paulo, 1992.

Gabeira, Fernando, *A Maconha*, Coleção Folha Explica, PubliFolha, São Paulo, 2000.

Inácio Bastos, Francisco, *Ruína & Reconstrução. Aids e drogas injetáveis na cena contemporânea*, Relume-Dumará : ABIA : IMS/UERJ, Rio de Janeiro, 1996.

Mesquita, F., *AIDS na rota da cocaína*, Santos, Anita Garibaldi, 1992.

Masur, Jandira, e Carlini, Elisaldo, *Drogas. Subsídios para uma discussão*, Editora Brasiliense, São Paulo, 1989.

Murad J. E., *Como manter sua escola longe das drogas*, Abraço / Previda, Belo Horizonte, 1989.

Paulo Afonso Caruso Ronca, *Con-vivendo-com-a-maconha*, Editora Moraes, São Paulo, 1987.

Pires de Almeida, *Homossexualismo. A Libertinagem no Rio de Janeiro*, Laemmert e C. edições, Rio de Janeiro, 1906.

Procópio Argemiro, *O Brasil no mundo das drogas*, Editora Vozes, Petrópolis, 1999.

Ramos Arthur, *As práticas de feitiçaria entre os negros e os mestiços brasileiros* (Arquivos de Medicina Legal e Identificação, ano V, nº 11, Rio de Janeiro, 1935).

Rocco, Rogério, *O que é Legalização das Drogas*, Editora Brasiliense, São Paulo, 1996.

Sonenreich, Carol, *Maconha na clínica psiquiátrica*, Editora Manole, São Paulo, 1982.

*Troca de Seringas : Drogas e Aids. Ciência, Debate e Saúde Pública*, Ministério da Saúde, Brasília, 1998.

## Bibliographie générale

Abreu Sérgio e Bordini Eliana, « Estimativa da reincidência criminal : variações segundo estratos ocupacionais e categorias criminais », *Temas IMESC*, Soc. Dir Saúde, São Paulo, 1985.

Adorno, S., « A criminalidade urbana violenta no Brasil : um recorte temático », in. *Boletim Informativo e Bibliográfico de Ciências Sociais (BIB)*, nº35, ANPOCS, Rio de Janeiro, 1993.

Adorno Sérgio, « O sistema de administração da justiça criminal », relatório de pesquisa, convênio Secretaria de Ciência e Tecnologia de São Paulo / NEV-USP, *mimeo.*, 1991.

Bachman Christian, Coppel Anne, *Le Dragon domestique : deux siècles de relations étranges entre l'Occident et la drogue*, Albin Michel, Paris, 1989.

Bailleau F., *Toxicomanie, sida et délinquance*, Grass, Paris, 1995.

Baudelaire C., *Les Paradis artificiels*, Gallimard, Paris, 1972.

*Boletim Informativo e Bibliográfico de Ciências Sociais*, ANPOCS, Rio de Janeiro, 1976 - 2000.

Henri Bergeron, *L'Etat et la Toxicomanie*, PUF, Paris, 1999.

Boullenger N., Coppel A., Weinberger M., « Les recherches françaises de terrain sur les toxicomanie », in. *Penser la drogue, penser les drogues*, Descartes, Paris, 1992.

Bourdieu Pierre, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps Modernes*, nº 246, Paris, 1966.

Brant Vinicius C., *O trabalhador preso no Estado de São Paulo*, CEBRAP, São Paulo, 1986.

Burroughs William, *Le festin nu*, Gallimard, Paris, 1964.

Burroughs William, *Junky*, 10/18, Paris, 1979.

Caldeira Tereza P. do R., « Ter medo em São Paulo », in. V. C. Brant (org.), *São Paulo. Trabalhar e viver*, Brasiliense / Comissão de Justiça e Paz, São Paulo, 1989 ;

Callon Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », correspondance et tirés à part, Centre de sociologie de l'innovation, Paris

Castel Robert, *Les sorties de la toxicomanie*, Editions Universitaires de Fribourg, 1998.

Cefai Daniel, « la construction des problèmes publics. Définition de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, Paris 1995.

Dodier N., Baszanger I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », in. *Revue française de sociologie*, XXXVIII, 1997.

*Drogues et dépendances. Indicateurs et tendances 2002*, Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies (OFDT), Paris 2002.

Duprez Dominique, Kokoreff Michel, *Les mondes de la drogue*, Odile Jacob, Paris, 2000.

Durham Eunice R., « A pesquisa antropológica com populações urbanas : problemas e perspectivas », *A aventura antropológica. Teoria e pesquisa*, editora Paz e Terra, Rio de Janeiro, 1986.

Ehrenberg Alain, éd., *Individus sous influence*, Esprit, Paris, 1991.

Freyre Gilberto, *Sobrados e Mucambos*, 1<sup>o</sup> édition en 1951, Record, São Paulo, 1991.

Freyre Gilberto, *O escravo nos anúncios de jornais brasileiros do século XIX*, Edição Nacional Brasileira vol.370, São Paulo, 1979.

Grangeiro, A., « o perfil socio-econômico da AIDS no Brasil », in. Parker, R. & al. (orgs.), *A AIDS no Brasil*, Rio de Janeiro, ABIA / UERJ & Relume-Dumará, 1994.

IBGE - *Regiões de Influência das Cidades*. Rio de Janeiro : IBGE / MHU, 1987.

Iglésias Francisco, *Trajetória política do Brasil 1500 - 1964*, Companhia das Letras, 5<sup>o</sup> reimpressão, São Paulo, 2002, p.205.

Lassave Pierre, *Les sociologues de la recherche urbaine dans la France contemporaine*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1997.

Latour Bruno & Woolgar Steve, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, La Découverte, Paris, 1996.

Leclerc Gérard, *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Editions du Seuil, Paris, 1979, p.7.

Lima Roberto K. de, « Cultura jurídica e práticas policiais : a tradição inquisitorial », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, nº10, ANPOCS, São Paulo, 1989.

Machado da Silva Luiz A., « Criminalité violente et ordre public », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, nº83-84, septembre 1999.

Matta Roberto Da, *Carnavais, Malandros e Heróis*, Rocco, Rio de Janeiro, 1997.

Melatti Júlio César, « A Anthropologia no Brasil : um Roteiro », in. *Boletim Informativo e Bibliográfico de Ciências Sociais nº 17*, Rio de Janeiro, 1984.

Paixão Luiz Antônio, « Crimes e criminosos em Belo Horizonte, 1932-1978 » in. P. S. Pinheiro (org.), *Crime, violência e poder*, Brasiliense, São Paulo, 1983.

Williams Terry, *Cocaine Kids*, Gallimard, Paris, 1990.

Williams Terry, *Crackhouse*, Dagorno, Paris, 1994

Zinberg Norman, *Drug, Set and Setting*, Yale University Press, New Haven, 1984.